

## Prologue

La forêt alaskaïenne surgit, traversée de rivières et constellée de muskegs, interrompue par les crêtes de montagnes et les rochers à pic. Au sommet des vallées, des glaciers appaurent. De ce chaos naturel, le gigantesque dôme blanc du mont Wrangell s'élevait dans le ciel de midi, comme un orbe de glace scintillante aux flancs fissurés de milliers de hachures bleues, comme si quelque chose frémissait à l'intérieur. Une tempête déferlait du sud, où les nuages gris masquaient les basses terres. De loin, le sommet de la montagne paraissait lisse, malgré quelques saillies rocheuses. Mais en s'approchant, on découvrait les bords de trois cratères, et des volutes de fumée montaient de la partie septentrionale. À l'échelle humaine, ce cratère était énorme – dans les mille deux cents mètres de diamètre. L'hélicoptère jaune qui le survolait semblait d'autant plus minuscule. Ballotté par les grands vents, son rotor flancha et un courant descendant l'envoya tanguer sur la droite, vers une fumerolle qui montait du cratère. La fumée enveloppa le verre bombé du cockpit. À l'intérieur, le moteur était assourdissant. Un trooper muni d'un casque parlait par intercom au pilote assis à ses côtés.

— Il a du sang sur la poitrine...

Il dû s'interrompre, étouffé par les émanations de soufre, qui avait pénétré dans la cabine et blanchissaient les vitres. Le silence radio fit place aux sanglots d'une jeune femme assise derrière eux. Se protégeant du bras pour respirer à travers la manche de son manteau, le trooper regardait la main du pilote faire trépider le collectif. Pieds au plancher, il luttait pour reprendre le contrôle tandis qu'ils contournaient le jet de vapeur. Le rotor flancha à nouveau et l'hélicoptère piqua du nez. Lorsque le pilote tenta de le maîtriser, l'engin se cabra et sur le tableau de bord les aiguilles s'affolèrent. Le pilote jeta un coup d'œil en direction du sud. La marée de nuages gris, annonciateurs d'orage, avançait à toute allure et en peu de temps, les forêts et les éperons rocheux furent plongés dans la pénombre.

— Il ne nous reste que quelques minutes, avertit le pilote.

Le trooper hocha la tête. S'attarder leur serait fatal. L'orage allait envahir les basses terres, leur coupant la retraite, et ils seraient bloqués sur cette île blanche, qu'ils survoleraient jusqu'à ce qu'ils soient à court de carburant. Il se tourna vers la jeune femme

— Mademoiselle ? interrogea-t-il, l'air navré.

Les joues baignées de larmes, Lindy Altman le considéra sans rien dire. Sous son casque radio, une cicatrice en forme d'étoile rougeoyait à la naissance de ses cheveux. Un équipement de sauvetage était entassé à côté d'elle. L'hélicoptère contourna la fumerolle et le pare-brise redevint transparent. Elle chercha du bout des doigts le pendentif contre sa poitrine, le trouva et l'approcha de ses lèvres. Elle y posa un baiser tout en cherchant à voir ce qui se passait en contrebas. Par endroits, le bord éboulé du cratère s'élevait pour former des pics rocheux. L'intérieur enneigé était envahi par la glace et traversé de crevasses bleues. Des gerbes de soufre bouillant jaillissait des gouffres et des puits naturels, teignant la neige en jaune citron et zébrant çà et là le bol du cratère de cendres couleur de

rouille. Au pied d'un obélisque de glace, sur une pente blanche à pic où luisait l'eau de fonte aussitôt regelée, gisait une silhouette tordue. La tête de l'homme était noire, étonnamment grossie, sa poitrine éclaboussée de sang. Une jambe côtoyait l'entonnoir d'un jet de vapeur, qui faisaient voler les lambeaux blancs de ses jambières, rongées par les acides volcaniques.

Lindy gardait les yeux rivés à la vitre. Malgré tout ce qui s'était passé, elle ne pouvait y croire. Les souvenirs qu'elle avait laissé envahir son esprit se dissipèrent et les dernières lueurs d'espoir s'éteignirent dans ses yeux. L'hélicoptère tangua, faisant basculer ses épaules en avant, lui creusant la poitrine. Son regard restait fixé sur l'homme à qui elle essayait de dire adieu. Puis un voile de brume s'interposa, et elle ne distingua plus bientôt que la pointe de l'obélisque, étincelante, coiffée de givre.

Le pilote serra les dents et manœuvra le collectif. L'hélicoptère redressa le nez pour s'éloigner du cratère. Soudain ils furent pris dans un courant descendant qui menaça de les fracasser contre la roche, puis dans un courant ascendant qui les entraîna de l'autre côté. Lindy pouvait voir la série d'empreintes menant jusqu'au chaudron du volcan et elle allongea le cou pour ne pas les perdre de vue jusqu'à ce qu'elles disparaissent sous les rafales de neige poudreuse qui balayaient le sommet du dôme.

Entre deux assauts, elle entendait sa voix – terrifiant souvenir –, ses invocations, qui partaient du cœur et vibraient d'une émotion farouche.

Ils virèrent plein ouest et descendirent la pente du dôme pour prendre de l'avance sur les nuages orageux. Les crevasses défilaient sous eux, tandis que la brume s'effrangeait à leur passage.

— Accrochez-vous ! prévint le pilote entre ses dents.

L'intercom crépitait, annonciateur des intempéries à venir. Ils heurtèrent un trou d'air, s'enfoncèrent dans une houle de nuages grisâtres, s'engouffrèrent dans une déchirure et enfin l'horizon s'éclaircit.

— C'est la Chetaslina , dit le trooper, soulagé.

Mais pour Lindy, les éperons noirs et les basses terres qui les attendaient en bas n'évoquaient plus qu'un monde en ruine au fond de l'océan.

## I

Une boîte métallique vint heurter l'asphalte à une dizaine de mètres de lui. Une volute de fumée blanche s'en échappa. Arraché à sa rêverie, Sam Altman s'immobilisa. Statue d'un mètre quatre-vingts, chevelue jusqu'aux épaules, il portait une chemise trop large qui blousait sur son pattes d'eph' bordeaux. Le visage impassible sous sa barbe de trois jours, il regarda la fumée se répandre, l'oreille tendue, ses yeux gris-vert vifs et intenses. L'air palpitait violemment autour de lui. Sam releva la tête et aperçut un hélicoptère militaire qui arrivait dans sa direction comme un insecte géant et qui

l'avait repéré de ses yeux de verre à travers les frondaisons. L'appareil inclina ses pales et le survola en vrombissant, déroulant de son flanc un panache de fumée blanche. Aux cris d'inquiétude des manifestants et devant la panique qui s'emparait d'eux, Sam se retourna pour le suivre.

Des étudiants par centaines se ruaient d'un peu partout vers Sather Gate pour tenter de fuir le campus de Berkeley. De la cour en bas du Foyer des Étudiants, ils se dispersaient vers les magasins de Bancroft Way. Sur la droite, ils déferlaient dans Sproul Plaza avec des hurlements, cherchant à se protéger le visage dans leur fuite éperdue. Sam ressentit un picotement dans les yeux et plissa instinctivement les paupières. Incrédule, il aspira et étouffa aussitôt. Du gaz lacrymogène.

Un mois plus tôt, les activistes radicaux avaient squatté un parking de l'université où ils avaient déversé du terreau et planté des arbres. Ils l'avaient rebaptisé le « Parc du Peuple ». Lorsque la Garde nationale était venue les en chasser, des manifestations avaient éclaté. À présent le gouvernement prenait sa revanche.

Sans se retourner, Sam rejoignit la foule qui sortait du campus. Il se fichait du Parc, des gauchistes ou du gouverneur de Californie et de ses velléités belliqueuses. L'absurdité de sa situation le faisait rire : on était en train de transformer l'université en zone de guerre, et bon gré mal gré, il s'était retrouvé pris au milieu.

Soudain ses yeux, ses lèvres le brûlèrent, et dans sa gorge l'air était comme du feu, comme s'il avait plongé la tête dans une fournaise. Devant ses yeux, le paysage se troubla. Il ne discernait plus que l'agitation des silhouettes, des zones lumineuses et des masses sombres. D'instinct, il avança la main.

Une autre main apparut, qui vint effleurer la sienne. Elle planait devant lui comme un oiseau couleur chair perdu dans un nuage. Puis elle s'abattit. Il s'en empara et sentit des doigts fins, doux et féminins, crispés par la peur. C'était une jeune fille, et elle cherchait son souffle. Sans s'arrêter, Sam l'entraîna avec lui. Il savait maintenant ce qu'il allait faire.

La fumée s'estompa. Malgré les larmes qui brouillaient sa vue, Sam discerna un rang de soldats au coude à coude postés dans la rue. Équipés de lunettes de protection vert olive, de masques à gaz au mufle noir saillant, ils avaient déroulé de longs tuyaux d'arrosage. Tous brandissaient des fusils, baïonnette pointée, tandis que derrière eux un convoi de camions et de jeeps se tenait à l'affût. Sam était stupéfait. Il sentit sa compagne apeurée qui hésitait, mais sans lâcher sa main il continua d'avancer vers le cordon militaire.

Il y avait un espace vide entre deux gardes ; ils s'approchèrent et l'un d'eux se retourna. Il brandit sa baïonnette et avança la lame à soixante centimètre de la poitrine de la jeune fille. Sam la fit passer prestement derrière lui et fit face au soldat, l'air furieux. Celui-ci grommela une vague excuse, abaissa son arme et s'écarta mollement pour les laisser passer.

La jeune fille poussa un petit cri lorsqu'ils gagnèrent le trottoir. À travers ses paupières brûlantes, Sam l'entrevoyait : blonde, svelte, un mètre soixante-cinq environ, vêtue d'un gilet de cuir

marron et d'une jupe verte. Elle émit un petit son de gratitude puis, prise d'incertitude, elle retira sa main.

— Je n'y vois rien, dit-elle en se frottant les yeux.

— Il faut qu'on aille se mettre de l'eau, dit Sam, reprenant sa course le long du le pâté de maisons.

Elle le suivit.

Tout en toussant, il se fraya un chemin à travers la foule. Il se demandait à quoi elle pouvait bien ressembler. Au détour d'un passage, il sentit qu'elle lui reprenait discrètement la main. Il lui fit tourner un coin de rue, entra dans un fast-food et, trébuchant parmi les tables, faillit en renverser une. Elle riait et haletait en même temps. L'instant d'après, il avait tant bien que mal réussi à ouvrir la porte des toilettes pour hommes et l'avait attirée à sa suite.

Il fit couler l'eau et s'en aspergea le visage. Elle le rejoignit et fit de même. L'irritation s'atténua. Il se redressa et prit des serviettes au distributeur. Il lui en donna une poignée et en pressa lui-même quelques feuilles sur ses yeux. Il entendait sa respiration étouffée à ses côtés. C'était là un fantasme de son enfance : se trouver seul dans les toilettes avec une fille, à l'insu des adultes.

Il ôta les serviettes. À travers le brouillard qui se dissipait, il discerna des cheveux avec la raie au milieu, un front haut comme une pyramide, des joues encadrées de boucles qui tombaient telles de petites faucilles de part et d'autre de son menton. Elle avait les yeux bleus et elle le fixait. C'était le regard le plus grave qu'il eût jamais vu. D'où lui venaient ces yeux profonds comme des gouffres ? Où trouvait-elle le courage d'inviter un inconnu à les sonder ? Le regard de Sam plongea plus loin encore dans ces prunelles, où il imaginait des canyons escarpés, les sombres fondations d'un autre monde. Tout au fond, brillait une petite flamme, une joie secrète qui vacillait et se consumait au milieu d'un chagrin dévorant. En se concentrant sur son éclat, il la vit s'embraser, remplie d'espoir. D'instinct, son cœur alla vers elle. Non, il n'y avait dans ces yeux rien de comparable à des fondations. Seulement le besoin éperdu d'une stabilité, plus ferme et plus durable que le monde qu'elle connaissait.

—Vous êtes avec eux ? demanda Sam, avec un vague geste vers la porte des toilettes. Il voulait savoir si elle faisait partie des manifestants, mais elle secoua la tête sans lui laisser le temps de reformuler sa question.

—J'ai l'impression que je te connais, dit-il lentement.

—Et moi, je comprends ta tristesse...

—Ma tristesse ?

Il lui jeta un regard intrigué puis, comprenant d'où venait le malentendu, éclata de rire. Il avait commis la même erreur en lisant une douleur sans fond dans ses yeux rouges et sur ses joues inondées de larmes.

Elle sourit, prête à incriminer le gaz lacrymogène. Mais son regard n'excluait pas la

possibilité que, grâce à leurs larmes, un échange ait eu lieu.

—Tu trouveras ta voie, toi, lui dit-elle.

Sam s'efforça de soutenir son regard, déconcerté à l'idée que ce chagrin qu'il avait cru voir en elle n'était que le reflet de son propre trouble.

Elle se détourna pour jeter la serviette à la poubelle et, dans l'échancrure de son gilet, il aperçut la courbe de son sein. Puis elle poussa le battant de la porte et sortit vivement.

Il la suivit. Elle traversa le fast-food d'un pas désinvolte, mélange d'assurance et de séduction. Mais ce qui l'attirait le plus dans sa démarche, c'était cet entrain, presque enfantin. Lui aussi, il avait l'impression d'être un gamin.

Elle s'arrêta sur le trottoir, parcourant la rue du regard comme si elle n'avait pas conscience de la présence de Sam derrière elle. Il distinguait nettement sa silhouette à présent, avec sa taille mince, ses courbes et le galbe de ses cuisses et mollets gainés de collants couleur chocolat. La circulation était paralysée : les conducteurs regardaient les étudiants se regrouper sur Telegraph Avenue. Elle s'engagea sur la chaussée, se faufilant entre les véhicules. Il la suivit et la rejoignit de l'autre côté.

Elle lui jeta un coup d'œil et ses paroles résonnèrent dans la tête de Sam : « Tu trouveras ta voie », voilà ce qu'elle lui avait dit. Lui faisait-il l'effet d'un homme perdu ? C'est la vérité, pensa-t-il. Il était au bord de quelque abîme, et même une parfaite inconnue pouvait le constater. Mais il y avait plus encore dans l'instant qu'ils avaient partagé. Une sorte de complicité. Il n'aurait pas pu mettre de mots dessus, ni deviner d'où cela venait, mais il la ressentait.

Elle l'épiait du coin de l'œil.

— Je peux t'appeler ? demanda-t-il.

Il se tourna vers elle et la considéra sans détour. Elle recula comme si son regard lançait des flammes susceptibles de la brûler. Puis elle inspira et hocha la tête.

Ils arrivèrent au coin de la rue. La foule grouillait d'étudiants aux yeux rougis et qui toussaient. Des manifestants, brassard noir à la manche, discutaient avec les policiers d'Alameda en uniforme bleu. Sam fouilla dans sa poche et en sortit un stylo.

— Je n'ai pas de quoi écrire, marmonna-t-il.

Elle secoua la tête. Elle non plus.

Un groupe de manifestants fit irruption dans Telegraph Avenue en poussant de grands cris, forçant les gens à descendre du trottoir. Elle fut fauchée, happée par la foule. Sam se précipita, l'entoura de son bras, l'arracha du trottoir et la conduisit au tabac du coin.

Il attrapa un magazine dont la couverture laissait voir une forme blanche, jeta un dollar sur le comptoir et se retourna pour lui tendre le stylo et le magazine sans la regarder. Elle nota son nom dans l'espace blanc. Elle n'avait pas fini d'écrire son numéro de téléphone qu'elle releva furtivement la tête comme pour le scruter à la dérobée, s'assurer que son imagination ne lui avait pas joué un tour. Elle

serra plus fort le stylo et inscrivit les derniers chiffres.

Il poussa la porte et ils se retrouvèrent dans la foule. Elle lui tendit le magazine et le stylo.

— Je m'appelle Sam, dit-il.

— Salut, Sam, dit-elle avec un sourire, un soupçon d'appréhension au coin des yeux.

Puis elle fit demi-tour et repartit dans Telegraph Avenue. Immobile, Sam l'observa : elle foulait à peine le sol, elle donnait l'impression de glisser, comme si la gravité n'avait pas de prise sur elle. Son cœur battait à tout rompre. Il jeta un coup d'œil sur le magazine. *Alaska Sportsman*. La forme blanche sur la couverture était un bélier aux cornes d'or, qui se tenait devant un précipice de montagne. Sur le poitrail de l'animal, elle avait écrit « Lindy » et un numéro de téléphone. Du bout des doigts il effleura le magazine à l'endroit où le stylo avait percé le papier, cherchant à imaginer la tension qu'elle avait ressentie dans la main.

Il releva la tête il vit Josh Shuman venir à sa rencontre, tremblant d'émotion, secouant la tête, un brassard noir à sa manche. Après l'assaut sur le campus et sa rencontre inattendue, Sam était heureux de retrouver un visage familier. Josh et lui étaient amis depuis l'enfance. Malgré cela, alors que Josh jouait des coudes pour le rejoindre, Sam hésita, et fit un rouleau du magazine.

Josh lui décocha une bourrade affectueuse dans l'épaule.

— Cochons de flics! lança-t-il, rageur, à l'adresse des gardes.

Sam sourit, car il savait que ce n'était qu'une colère de façade. Dès que Josh aperçut son expression, sa rancœur fit place à l'hilarité. Il rit comme un gosse de cinq ans, et les mèches qui gênaient ses yeux vifs se mirent à danser sur son front.

— Tu t'es pris des gaz ? demanda-t-il, en remarquant les paupières gonflées de Sam.

Sam confirma, en ouvrant des yeux ronds, comme pour suggérer quelque dimension surnaturelle.

— Ah oui, et c'était comment ? dit Josh avec animation, entrant dans son jeu.

Sam prit un air béat :

— Incroyable.

Josh perçut la lueur dans ses yeux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Oooooh moi avoir été dans les nuages, dit Sam, radieux, en imitant le parler saugrenu d'un yogi.

Il leva le bras droit :

— Oooooh moi étendre la main. Et l'ange descendu sur moi.

— À l'instant ?

— Voui, dit Sam en hochant la tête. Moi m'en retourner d'un long, long voyage. Triste, mais sage.

Il joignit les mains, doigts tendus.

— Elle rester avec moi, toujours, toujours.

Sam languissait, c'était clair.

— Une nana, c'est ça ? demanda Josh.

— Voui, soupira Sam, tout à ses souvenirs. Avec des jambes faites au tour, et des nénéés itou.

Josh éclata de rire et tapota la poitrine de Sam du bout de l'index :

— Il est grand temps !

De l'autre côté de la rue, deux policiers menottaient un manifestant sur un capot de voiture.

— Viens, dit Josh.

Il se fraya un passage à travers la foule au coin de la rue et commença à descendre Telegraph Avenue en tournant le dos au campus. Sam lui emboîta le pas. Ils longèrent un groupe d'étudiants rassemblés autour d'un médecin improvisé, muni d'un seau d'eau et d'une éponge. Deux jeeps les dépassèrent : d'autres gardes, avec leur masque à gaz.

— C'est quoi, ce bazar ? demanda Sam.

— La guerre, répondit Josh. L'ennemi, c'est nous. Reagan ratisse le quartier dans sa limousine comme un général en chef. Ils ont stationné un tank à la marina.

— Eh bé, marmonna Sam. Et ce brassard, c'est pour quoi ?

— La veillée pour James Rector, dit Josh en lui lançant un coup d'œil critique. On est allés manifester devant la maison du chancelier.

— Rector ?

Josh ouvrit de grands yeux.

— Cet étudiant qui s'est fait tuer.

Sam hochait la tête. Il s'en souvenait à présent.

— C'est un meurtre, dit Josh. Il faut faire quelque chose.

Une fille vêtue de batik punaisait des affiches sur un panneau en contreplaqué dont on avait recouvert une vitrine brisée.

— Tout ça, je m'en fous, lâcha Sam.

La remarque chagrina Josh.

— C'est le monde dans lequel tu vis, tu sais.

— Je n'y suis pour rien, dit Sam, sans chercher à cacher sa désillusion. Tiens, regarde-moi ça.

Deux ados faisaient la manche de l'autre côté de la rue.

— Ils font quoi, eux ?

— Ils servent notre cause, répondit Josh.

— Pour eux, c'est une vaste foire, dit Sam. C'est comme de lancer des pétards à la figure de papa.

— Ne sois pas élitiste. Nous cherchons tous la même chose.

Sam secoua la tête.

— Mais il n’y a plus de « nous ». C’est fini, les grands idéaux. Les babas cool fabriquent leurs yaourts, les motards se shootent à l’héroïne, et les incultes sniffent de la colle. Dans cinquante ans, quand les gens reviendront sur cette époque, ils diront : « Quelle bande de crétins ! »

— Y a plus grand-chose pour vous remonter le moral aujourd’hui !

L’irritation de Josh visait Sam, mais son soupir trahissait son propre découragement.

— On s’est tapé ce truc pendant quatre ans, dit Sam avec un geste las de la main qui désignait le campus. Et tout compte fait, le LSD nous aura appris bien davantage.

Quand ils étaient au lycée, ils s’étaient imaginé que les cours seraient donnés par un Aristote des temps modernes et qu’ils échangeaient des idées avec Walter Pater ou Henri Bergson. Mais Berkeley ne s’était pas vraiment montré à la hauteur.

Josh prit une goulée d’air.

— Et t’as des nouvelles pour le doctorat ?

— Pas encore, dit Sam. Et toi ?

Josh hocha la tête.

— J’ai eu ma lettre d’admission hier. D’ici cinq ans, c’est moi qui serai prof.

Sam le dévisagea.

— C’est vraiment ça que tu vas faire ?

— Il y a des chances, dit Josh avec une moue résignée, conscient que Sam considérerait son choix comme une défaite.

— J’ai besoin de cette bourse, dit Sam en détournant le regard.

— C’est dans la poche, avec ton fan-club.

— On verra bien.

— Tes exposés sur Blake sont géniaux, dit Josh. Autant te faire payer pour.

— Grand merci, professeur Shuman, dit Sam en riant. Plus ça approche, plus ça paraît bizarre. Au fond, j’ai toujours considéré l’école comme un entraînement. Une répétition, pas une première

Josh prit un air désabusé :

— Il y a bien le monde de l’entreprise.

— Dans les deux cas, c’est une ascension sociale.

Josh hocha la tête.

— C’est ça qu’ils font, les adultes. Theo a signé avec une maison de disques la semaine dernière.

Sam ne réagit pas.

— Tu aurais peut-être dû continuer avec lui, dit Josh.

— Ah, l’ « Avenir », bougonna Sam.

Il se rappelait les longues nuits passées ensemble à discuter des diverses possibilités. Sam se débattait encore. Il laissa son regard errer sur les collines de Berkeley, vers l'est.

— C'était tellement plus simple il y a encore un siècle ou deux, dit Josh. Suffisait de consulter son patronyme. Coutelier ? Je ferai des couteaux.

Sam se concentrait, l'air de plus en plus perplexe, comme s'il s'efforçait de se rappeler l'endroit où il avait oublié quelque chose.

— Chartier ? continua Josh. Je ferai des chariots.

L'introspection avait une étrange influence sur la posture de Sam. Sa nuque et ses épaules se raidirent comme s'il allait passer en jugement, injustement accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis.

— Cordonnier ? Je ferai des chaussures<sup>1</sup>. Josh rit. Sam ?

— Je réfléchis.

— Tu es ailleurs, mec. Je te regarde, je te parle, mais tu es ailleurs.

— Je me pose des questions.

— À quel sujet ?

Sam fronça les sourcils.

— Je me dis que par delà tout ce fatras, il y a bien quelque chose.

Il évoquait le monde concret comme s'il s'agissait d'une enveloppe.

— Dans les livres, la musique, on en a des indices, dit-il. On le pressent quand on jouit ou quand on plane, tout ce qui n'est pas essentiel s'évanouit. On ne peut pas se contenter de décrocher son diplôme et oublier tout ça.

Josh rit.

— Tu es une drogue à toi tout seul. Ma drogue préférée, je crois bien, lâcha-t-il, un brin mélancolique.

— Tu es mon seul véritable ami, dit Sam.

— Ce n'est pas vrai.

— Dis-moi, Josh. Dis-moi franchement. Est-ce qu'il y a la moindre... grandeur en moi ?

Il était douloureusement conscient de l'effet qu'il produisait mais, malgré le doute qui lui serrait la gorge, il avait décidé de parler franchement.

— Tu connais déjà la réponse, dit Josh.

— « *Dans son cœur, il y avait quelque chose qui brûlait comme le feu d'un gitan visible depuis l'autre versant de la colline, malgré la brume nocturne, flambant sur une terre sauvage* » récita Sam avec ferveur. « *Ce sont les bijoux de l'âme humaine, les rubis et les perles d'un œil malade d'amour, l'or sans fin du cœur en peine, le gémissement du martyr et le soupir de l'amoureux.* »

Sa bouche se détendit et ses traits s'adoucirent.

---

<sup>1</sup> Le nom « Shuman » a ce sens.

— Je veux atteindre quelque chose de précieux, quel que soit le sacrifice que cela demande. Tout ça c'est si vague, si grandiose. La pureté du cœur. Poésie et rêve. Rien à voir avec un job ou une carrière, dit-il en jetant à Josh un regard désarmé.

— Il y en a qui le font, risqua Josh.

— Quoi ?

— Il y en a qui poursuivent leur rêve.

Sam perçut la nostalgie dans le regard de Josh.

— Pas un rêve du corps, dit Josh doucement, pas un rêve d'exploits, de statut social, de biens. Un rêve de l'âme. De l'esprit.

Sam hochait tristement la tête. Josh aurait tellement voulu que quelqu'un embrasse pour lui des idéaux qu'il était sur le point de renier.

— Grandir, c'est laisser tomber, tu ne crois pas ?

— Pas pour tout le monde.

Sam haussa les épaules :

— De toute façon, je n'ai pas de rêve digne d'y consacrer toute une vie.

— Tu peux encore t'en trouver un, sourit Josh. « *Un oiseau ne vole jamais bien haut s'il vole seulement de ses propres ailes.*<sup>2</sup> »

Sam rit :

— Je croyais que t'étais là pour me ramener à la réalité.

Josh secoua la tête.

— Tu te rappelles cette nuit, dans Marquez Canyon ?

Sam prit une profonde respiration. Jamais il n'oublierait cette expérience dans cette gorge située derrière leur école primaire, à un endroit où Los Angeles s'abîmait dans la mer.

— Il pleuvait des cordes, dit Josh, en se remémorant la scène. La terre se dérobaît, et on longeait le bord de la falaise.

Sam avait l'impression d'y être, de sentir la falaise qui s'effondrait. Ils avaient fait une longue dégringolade, dans une avalanche de terre et d'herbes.

— C'est toi qui nous as sauvés, dit Josh. T'as porté Freddie avec sa jambe cassée sur le chemin du retour. Moi, j'aurais pas pu.

— On voulait réaliser un de mes fantasmes, c'est pour ça qu'on s'est foutus dans le pétrin.

Josh sourit. Il se rappelait :

— « *Buvez l'Aube dans le dé de San Grudolce ou la Nuit engloutira le monde*<sup>3</sup>. » On n'a jamais trouvé notre ruisseau sacré.

Le dé appartenait à la grand-mère de Freddie.

---

2. Josh et Sam citent le poète anglais William Blake (1757-1827).

3. Id.

— J'ai vraiment cru que c'était la Nuit qui avait fait dégringoler la falaise pour nous détruire. Une veine que t'aies trouvé cet enclos, avec ce vieux mouton.

Sam revoyait la blanche créature venir tranquillement à sa rencontre, une corne cassée, sa toison pelée pendant de part et d'autre de ses flancs. Une sinistre apparition, de prime abord.

— C'est lui qui nous a sauvés.

Ils s'étaient blottis autour de l'animal. Sam sentait encore la laine humide du bélier et la chaleur de son corps palpitant sous sa poitrine tandis qu'il s'accrochait à son cou.

Des cris leur parvinrent d'un toit peuplé d'étudiants. Une douzaine de policiers dévalèrent la rue, matraque au poing. Du trottoir noir de monde, des sifflements montèrent.

— Je pissais dans mon froc en escaladant cette falaise, dit Josh. Toi, tu n'avais pas peur. Tu savais ce qu'il fallait faire.

— Je les avais à zéro.

Josh le regarda gravement :

— Mais tu savais quoi faire. Dans le vide, t'es à l'aise toi.

Sam fronça les sourcils.

— C'est pour ça que tu paniques jamais, dit Josh. On légalisera jamais l'acide, mais c'est dommage. Toi, tu te ferais en sorte qu'il soit érigé en guide.

— C'est pas du vide dont j'ai envie, dit Sam. Les fantasmes ça ne m'intéresse pas. Ce que je veux, c'est du réel, pas un autre fragment de vérité à décortiquer le lendemain d'un trip. Je veux vivre dans un monde nouveau, un monde vrai, de mon propre cru.

Son regard se tourna vers l'intérieur et ses traits s'animèrent, pénétrés de cet univers qu'il imaginait au fond de lui.

— Un désir inépuisable, au service d'une perception singulière. Voilà ce que la vie devrait être. Un voyage de l'esprit et du cœur, qui déboucherait sur une sorte de « paysage intérieur », comme celui de Hopkins, ou comme les hiéroglyphes de Machen. Faire germer une idée, la cultiver, l'inciter à grandir jusqu'à ce qu'elle s'enracine en toi, qu'elle s'empare de toi... jusqu'à ce que ta vie en devienne la preuve.

Il leva le magazine enroulé et toucha l'air de son index tendu.

— Quelque chose de si tangible qu'on peut encore en sentir les contours un siècle plus tard...

L'expression de Sam se figea et il s'immobilisa. Il fixa le magazine et le déroula.

Josh jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Ça vient d'où, ça ?

— Le bélier qui nous a sauvés, fit Sam, songeur. Regarde ça, c'est son frère, sauvage.

— Tu pensais à...

— Non, j'ai juste chopé ce truc au passage...

Sam s'interrompit, l'air interrogateur. Il avait vu l'animal du coin de l'œil. Inconsciemment ?

— C'est lui, peut-être, qui m'a trouvé.

L'image de cette bête farouche bondissant de montagne en montagne s'était imposée à lui lorsqu'il se dirigeait vers le tabac, comme le vieux bélier avait traversé son enclos pour venir à sa rencontre, cette nuit-là, dans le canyon.

— Il est bien plus classe que le vieux bélier, fit remarquer Josh.

— Il est libre.

Le rectangle brillant de la couverture du magazine en papier glacé s'ouvrait comme une fenêtre sur un royaume lointain. Sam se vit enjamber cette fenêtre, rejoindre l'animal posté sur cette petite corniche, lambeau de tapis vert sans arbres ni broussailles, à une hauteur vertigineuse, entourée d'âpres pics. D'un blanc pur, des sabots noirs, il émanait une noblesse saisissante de ce bélier, dont les cornes d'or s'enroulaient en un cercle quasi parfait.

— Regarde, il est béat, il plane !

Sam ressentait la jubilation du bélier, son amour des hauteurs périlleuses, sa connaissance de la vaste contrée, la clarté de l'espace immense.

— Il y a une grande sagesse dans ses yeux, nota Josh.

La voix de son ami ramena Sam à la réalité. Il voyait dans le bélier des qualités qu'il aurait aimé posséder, Josh le savait.

— Et il a persuadé une brebis d'écrire son numéro de téléphone sur son poitrail, fit Josh avec un large sourire.

— Il vit d'amour, et il carbure au sexe, confirma Sam.

Ils rient. Sam enroula le magazine et glissa sa main libre dans la poche de son pantalon. Ils marchaient toujours. Il en retira deux capsules roses, qu'il tendit à Josh. Elles roulèrent dans sa paume.

Josh examina les comprimés :

— Hé là ! Ça vient de Christopher ?

— De qui d'autre, à ton avis ? Il en avait tout un sac à provisions.

Devant eux, la foule s'épaississait, les étudiants fourmillaient, indignés et pugnaces.

Josh fourra les capsules dans sa poche.

— Il joue vraiment avec le feu. Garde tes distances ! l'avertit Josh d'un regard appuyé.

— Sans rigoler ?

— Il deale sérieux, jeta Josh sèchement en secouant la tête. Mais qu'est-ce qu'il a dans la tête ? Theo a un pote qui vient d'être envoyé en taule, à Lompoc. Adieu l'avenir. Bouclé avec des psychopathes pour quinze ans. Au fait... fit-il, la mine contrite.

— Quoi donc ?

— Julia m'a appelé.

Sam poussa un soupir d'exaspération. Quand sa sœur ne parvenait pas à le joindre, elle

appelait Josh.

— Elle a dit...

Le regard de Sam revint se poser sur la crête des collines de Berkeley.

— Je ne veux pas le savoir. Ils sont gelés du cœur.

— Un peu d'acide et ça ferait leur affaire, dit Josh en tapotant sa poche. « Hé, m'man, hé, p'pa... Abandonner votre train-train, ça vous fait flipper ? Avalez-moi ça... »

Sam lui fit face.

— « ... ça vous changera les idées », dirent-ils à l'unisson.

C'était une version d'une vieille chanson de buveurs revue et corrigée par Sam.

— Possible, fit-il. Il jeta un coup d'œil à la poche de Josh. Et les tiennes aussi.

La remarque blessa Josh.

— J'en ai pas l'intention.

— Allez, tu vas faire un enseignant du tonnerre, dit Sam, qui regrettait ses paroles. Du genre qu'on espérait trouver ici...

Josh haussa les épaules devant le compliment.

— Je le pense vraiment, dit Sam.

— Ça fait un bout de temps qu'on s'est pas défoncés ensemble, insinua Josh en lui coulant un regard oblique. On s'est quand même payé du bon temps.

— On en aura encore, répondit Sam, agacé par les sous-entendus de Josh.

— Tu prends toujours de l'acide en solitaire ?

Sam fit signe que oui.

Devant eux, un coin de rue était noir de monde. Une fille nue jusqu'à la taille tendait des fleurs aux soldats postés là.

Josh fit la moue et dévisagea Sam :

— Tu crois que notre amitié va survivre à *l'Avenir* ?

Sam rit :

— Évidemment !

— Juste pour savoir...

Ils atteignirent le coin de rue et balayèrent Haste Street du regard, vers l'est. Des gardes flanquaient l'entrée de la rue, et au-delà, on apercevait le Parc du Peuple, encerclé par le grillage mis en place par les militaires cinq jours plus tôt. Ils en avaient fait leur QG, avec des tentes, des camions, et les soldats bivouaquaient à l'intérieur.

Josh jeta un coup d'œil au magazine que Sam tenait à la main et demanda :

— Au fait... c'est qui, Lindy ?

Le lendemain, le soleil se couchait sur le district d'Elmwood à Berkeley. Si les anciennes maisons à deux étages se faisaient mutuellement de l'ombre, leurs fenêtres orientées vers l'ouest reflétaient une lumière dorée. Un arbre aux feuilles pareilles à des verroteries tendait ses branches vers la façade de la petite maison louée par Sam à l'écart de College Avenue et de son brouhaha. Des mouchérons luisants traçaient des arabesques devant la porte.

À l'intérieur, Sam affrontait le miroir. Ses pupilles dilatées occupaient maintenant l'iris entier.

— Je sens que ça vient.

Lindy, qui se tenait à l'autre bout de la pièce près du bureau, le regardait. Ils avaient pris les capsules roses quarante minutes plus tôt et leur trip sous acide débutait.

— Je compte sur toi, murmura-t-elle.

Elle n'avait fait l'expérience du LSD qu'une ou deux fois auparavant.

— Ne t'inquiète pas. Au départ, je me perds, j'ai la trouille. Mais ça se termine toujours bien, ajouta-t-il en souriant.

Elle prit le porte-clés de Sam sur le bureau et s'amusa avec. Sa main tremblait. Elle avait dix-neuf ans, deux ans de moins que lui, et l'assurance dont elle avait fait montre la veille s'était dissipée. Ses traits fins paraissaient délicats, vulnérables sous les mèches blondes en faucille qui les encadraient. Elle avait changé de jupe mais gardé son gilet de cuir.

— C'est quoi, ça ? dit-elle en agitant le petit disque de cuivre attaché au porte-clés.

— Une médaille d'athlétisme. Du saut en longueur.

Il s'approcha, et elle remarqua son corps agile, sec et nerveux.

— Le saut, c'était une forme d'évasion.

Elle examinait le motif gravé en relief sur la médaille en réfléchissant à ce qu'il venait de dire.

— Une torche.

— Les Grecs couraient une torche à la main, dit-il. Ils portaient le feu entre leurs tempes. Euh, leurs tempes, rectifia-t-il, frappé par ce calembour inopiné. Il vit à son expression qu'elle avait relevé le jeu de mots. Le magazine avec le bélier en couverture était posé dans une flaque de lumière près du téléphone.

— Comme lui, ajouta-t-il en désignant les yeux dorés du bélier.

— Qu'est-ce qui t'a poussé à prendre ce magazine sur le présentoir ? dit Lindy en pointant le doigt sur les montagnes à l'arrière-plan du bélier. Tu as déjà été en Alaska ?

Sam secoua la tête.

— Je me suis dit qu'il se laisserait écrire dessus sans broncher.

Les mots semblaient absurdemment chargés de sens. Il était en train de larguer les amarres. Du

bout du doigt, Lindy effleura le bélier. Il sembla que ce contact l'avait fait bouger, que ses jarrets frémissaient.

— Tu vas rire, mais...

Sa timidité la fit sourire :

— Mais... ?

— Depuis hier après-midi, je n'ai pas arrêté de penser à toi. Et de le regarder, lui.

Lindy ouvrit ses yeux profonds comme des gouffres.

— Les mouflons de Dall, dit Sam en feuilletant le magazine. Ils vivent à 1 500, 2 000 mètres d'altitude. Ces montagnes sont enneigées pendant la majeure partie de l'année. C'est pour ça qu'ils sont blancs.

Lindy l'observait.

— C'est comme si j'étais tombé par hasard sur des indications menant à un trésor enfoui.

Sam considérait le bélier.

— Quand tu le regardes, tu vois quoi ?

— De l'inspiration. De la passion. Une sagesse acquise à force de contempler l'immensité.

— Il est vulnérable.

— C'est vrai, c'est un lieu à découvert. Il pourrait tomber de haut.

À son tour, Lindy examina le bélier.

— Moi je le trouve inquiet. Apeuré.

— Oui, je m'en rends compte maintenant, confirma Sam après avoir détaillé le visage de l'animal.

Lindy se détourna et s'éloigna. La pièce faisait à Sam l'effet d'un aquarium vert dans lequel ondulaient les hanches de Lindy. Une centaine de parenthèses sombres ondoyèrent dans sa direction. Lindy s'arrêta devant la guitare de Sam calée contre la commode.

— Joue-moi quelque chose.

— Ce serait décevant, dit-il doucement.

— Pour qui ?

Il rit.

— Pour moi.

Elle devina qu'il allait dire autre chose.

— Tu as déjà entendu parler de Volt Vogel ?

— Le groupe ? Je les ai vus en concert.

— C'est moi qui ai écrit la plupart de leurs chansons.

Lindy se renfrognait. Mais ce peu d'enthousiasme n'étonnait pas Sam.

— C'est pour ça que je les ai quittés, expliqua-t-il, soudain conscient de son aigreur. Le chanteur s'appelle Theo Vogel. C'est son groupe. Il s'agit comme un débile sur scène mais c'est un

type intelligent, un gros bosseur. Mais sans une once d'honnêteté. C'est ça qui nous a rapprochés. C'est ce que j'admirais.

Elle fronça les sourcils :

— Son manque d'honnêteté ?

— Le fait que ça ne le gêne pas, dit Sam. Moi, j'avais peur que mon exigence de vérité, à chaque mot, à chaque acte, m'empêche de ne jamais rien faire.

— Et maintenant ?

— Je veux la vérité ou rien.

Lindy sourit. Sa confession ne la troublait pas. Elle la galvanisait.

— Malheureusement, dit Sam en riant, rien ne me vient à l'esprit.

— Oublie ton esprit. Laisse ton cœur exprimer sa musique à lui.

C'était là une prescription si simple mais si réfléchie qu'il en fut surpris. Cette fille pensait vraiment ce qu'elle disait, ça se voyait dans ses yeux. Ses intuitions n'avaient rien d'arbitraire, c'étaient des convictions ancrées dans une sagesse animale.

Elle prit la guitare et la lui tendit.

Sam posa le magazine sur la table de chevet, s'assit sur le matelas et cala l'instrument sur son genou. Lindy reprit son verre d'eau et le but tout en l'observant à la dérobée par-dessus le bord.

Sam posa sa main gauche sur le manche de la guitare où les repères de nacre dansaient entre les frettes. Il imagina une force qui jaillissait en lui, libérée par le centre même de son être : la musique de son cœur. Mais ses doigts restaient immobiles.

— Je ne sais pas ce que ça pourrait donner.

Il mit la guitare de côté et se leva. Lindy reposa le verre sur le magazine.

— Ça viendra, dit-elle.

Elle croisa le regard de Sam, ardent comme si cette puissance avait surgi à l'instant sous ses yeux.

Sam sourit à cette bénédiction, puis comprit que Lindy ne s'en tiendrait pas là. Avec une vivacité d'enfant, elle l'étreignit et l'embrassa. Il sentit la chaleur de sa bouche, puis une vanne s'ouvrit en lui et il fut soulevé par un flot de tendresse. Ses lèvres à lui hésitaient, se débattaient avec le don qu'elle lui faisait.

Elle posa sa main contre le cœur de Sam.

— Tu l'entends ?

Le pouls de Sam battait. Les yeux de Lindy semblaient sans fond. Réalité ou simple effet de la drogue, il y perçut un désir qui ne ressemblait en rien à ce qu'il avait connu jusque-là.

Lindy leva la main et lui effleura le front à la racine des cheveux.

Mais sans savoir pourquoi, Sam se déroba. L'émerveillement de la jeune fille s'évanouit et fit place au chagrin. Indisposé par cette réaction, il ne put dissimuler son irritation, car Lindy s'était

repliée sur elle-même. Elle semblait en équilibre précaire, tel un assemblage de morceaux disparates, prête à fondre en larmes ou céder au désespoir.

Et par sa faute. Pourquoi s'était-il écarté ? C'était tout ce dont il était capable ces jours-ci. Se mettre à l'écart. Il avait ses raisons, celles qu'il s'avouait en son for intérieur : il prenait sa vie au sérieux. Mais il avait d'autres raisons de fuir le chagrin et le besoin. Il sentait bien que cette offrande insolite de Lindy allait de pair avec une obligation morale, tout aussi insolite.

— Sortons, dit-il avec douceur.

Elle semblait ne pas l'avoir entendu. Mais lorsqu'il ouvrit la porte, elle le suivit.

Le soleil les aveuglait et la drogue déréglait leurs sens. Sur la clôture, les stolons du lierre étaient gonflés de lumière, les feuilles rutilaient. Enveloppé d'un tourbillon de moucherons scintillants, Sam était entré dans une spirale d'énergie. Il vit Lindy se glisser dans son sillage, les yeux fermés. Puis elle s'arrêta, huma la brise et descendit l'allée.

Lorsqu'il gagna la rue, elle était penchée au-dessus d'une touffe de capucines, remise et souriante. Ils longèrent College Avenue en direction du nord et elle lui prit la main.

— J'adore ces énormes vieilles maisons, dit-elle, balayant du regard le quartier dans son élégance désuète.

Des balustrades ornées et des colonnades de style classique trahissaient l'orgueil nouveau riche des anciens propriétaires mais les clôtures penchaient et la peinture s'écaillait. De l'autre côté de la rue, quelqu'un avait scotché un portrait de Che Guevara dans l'embrasement d'une fenêtre à pignon.

— C'était des familles qui vivaient là.

— Des familles, oui, c'est vrai.

— Et la tienne, elle était comment ?

Lindy leva les yeux sur une maison à deux étages et à bardeaux noircis sur leur gauche. Elle n'avait pas de rideaux à ses fenêtres, qui étaient petites et noires de suie.

— Aussi sombre que celle-ci.

Elle lui lâcha la main, ouvrit la bouche comme pour parler mais resta muette.

— Des heures sombres, ça, j'en ai connu, dit-il.

— Et moi donc. Pas qu'un peu.

Sam laissa le silence s'installer pendant quelques pas.

— Je n'ai jamais connu ma mère, lâcha Lindy. Elle est morte dans un accident de voiture quand j'étais petite. Ma tante paternelle et ses deux gosses, mes cousins, sont venus vivre avec nous à Fresno. La plupart du temps, ça se corsait le soir. Ils buvaient des cocktails. A huit heures, ils étaient saouls.

C'était comme si elle racontait un événement éloigné dans le temps, qui aurait concerné une autre personne.

—J'avais de la peine pour mon père. Ma belle-mère – enfin, c'est la place qu'elle a fini par

prendre – le harcelait jusqu’à ce qu’il sorte son arme. Puis elle appelait la police et ils venaient l’emmener de force.

Sam la dévisagea. Ses traits avaient pris un coup de vieux.

— Une fois qu’il était parti, elle cassait des choses. Des verres, des assiettes, des miroirs, des vitres... Lindy se mit à rire. Ensuite, elle me tombait dessus.

— Elle cognait... dur ? demanda-t-il, voyant l’agitation qui troublait son regard.

Lindy porta une main à son visage et il crut qu’elle glissait ses doigts dans ses cheveux pour les démêler. Mais elle repoussa les boucles avec un petit sourire sarcastique. Au coin du crâne, juste avant la ligne de cheveux, il y avait une cicatrice en forme d’étoile, aux branches écarlates.

— Elle m’a fait ça avec le tisonnier.

Sam en resta bouche bée. La peau de Lindy s’était craquelée autour de l’ecchymose comme ces charbons dont la surface fendillée laisse apparaître l’intérieur rougeoyant. Ses doigts tremblaient.

Elle relâcha ses cheveux. Lorsque son bras retomba sur le côté, sa bouche s’amollit soudain et la vie reflua de ses yeux. Sam eut l’impression qu’elle s’était esquivée, qu’il avait un masque devant lui. Devant sa vulnérabilité, l’outrage fait à sa beauté et à son innocence, il ressentit un puissant élan vers elle.

— Tu trembles, dit-il en lui prenant la main.

Ses yeux bleus clignèrent :

— Sympa, non ?

Sam perçut son humiliation. Dans son sourire narquois, il avait lu une rage voilée. À présent, des rides d’auto-apitoiement marquaient ses traits. Elle qui était née pour la joie, se disait Sam. Un monde capable de la traiter ainsi ne la méritait pas.

La circulation sur College Avenue s’arrêta et une voiture klaxonna. S’arrachant aux émotions qui l’assaillaient, Sam regarda autour de lui.

— Par ici, dit-il en descendant du trottoir.

Il lui fit traverser l’avenue et prendre une rue latérale, loin du tumulte.

— Et toi ? parvint-elle à articuler, le regard assombri par l’appréhension.

— Rien de comparable.

Sam vit – trop tard – que cette réponse l’avait piquée au vif. Il tenta de la rassurer du regard mais elle s’était détournée pour faire face aux maisons.

Comme celles de College Avenue, elles avaient été divisées en logements pour étudiants mais la tranquillité environnante suggérait davantage un abandon qu’une profanation. Un tuyau d’arrosage enchevêtré était enfoui dans l’herbe haute, le seuil d’une véranda, envahi par les buissons, était inaccessible, les avant-toits fissurés, les gouttières pendantes.

Sam sentit la main de Lindy serrer la sienne. Sa bonne humeur était revenue. Il vit la rage et la pitié qu’elle nourrissait pour elle-même céder la place à un espoir enfantin qui illuminait ses traits.

— Allez, raconte-moi.

— Un foyer brisé de plus à Hollywood, dit Sam, prenant conscience de l'amertume que trahissait sa voix. Ma mère se prenait pour une star. Elle n'a jamais renoncé à son rêve et elle a reporté ses échecs sur mon père. Il était machiniste, mais sur le plan affectif, c'était un nabot. Elle l'avait entièrement sous sa coupe.

Lindy le regardait de ses yeux clairs. Elle avait l'air de comprendre.

— Ils se battaient. Elle le laissait pleurer dans la chambre. J'essayais de le consoler. C'est allé de mal en pis. Et puis elle l'a surpris avec une autre femme et il est parti.

— Parti ?

— Oui, ils ont divorcé quand j'avais neuf ans. Il a fini par se remarier mais ça n'a pas tenu longtemps. Maintenant, il a un cancer. Il est en train de mourir. Maman lui fait un procès tous les deux ans. Il n'a pas un sou à lui mais elle n'arrive pas à lui pardonner.

— Et toi ?

Sam secoua la tête.

— Je le méprise.

La vérité était dure à dire.

— Tout ce qu'il voulait, c'était se planquer dans son atelier. Julia et moi, on n'existait même pas.

— Ta sœur ?

— Oui, murmura Sam. Ma sœur.

Lindy sentait qu'une blessure se rouvrait.

— Elle n'arrivait pas à prendre du recul, dit-il. Elle a craqué, et tout le monde s'en fichait. Si ce n'était pas moi qui lui donnais à manger, elle refusait de s'alimenter. Elle n'arrivait pas à dormir si je n'étais pas avec elle.

— Mais ta mère...

Sam secoua la tête.

— Elle était dans le cirage. Je l'aidais à sortir du lit et à s'habiller, et elle me rappelait la famille heureuse que nous formions avant qu'elle ne tombe enceinte de Julia. À l'époque où elle avait encore des rôles.

Il pâlit. La compassion qu'il ressentait pour sa mère le rendait physiquement malade.

— Je l'aime toujours, avoua-t-il. Ou du moins j'aime les souvenirs que j'ai d'elle. C'est d'elle que je tiens mon imagination.

Il soupira.

— Ils ne sont pas méchants, lui et elle. Ils ont pris un mauvais tournant sans jamais pouvoir faire marche arrière. Je n'ai pas su les aider. J'ai essayé, mais je n'ai pas réussi.

Il jeta un coup d'œil devant lui. Le trottoir était fendillé et gondolé. Son dos se raidit, les traits

de son visage s'affaîsèrent et, une fois de plus, son visage prit l'expression d'un homme accusé à tort.

— Tu étais seul.

— Je le suis encore.

Le regard de Lindy glissa de Sam aux maisons sur leur droite, aux fenêtres envahies par les plantes grimpantes, aux balcons criblés de vigne vierge.

— J'ai imité la signature de mon père sur ma demande d'admission à l'Université. Le lendemain du jour où j'ai reçu mon diplôme, je me suis rendue à Fresno en stop. Depuis, je vis avec des prêts étudiants.

— Tu restes en contact avec eux ? demanda Sam.

Elle secoua la tête avec désinvolture.

— Tout le monde était au courant quand j'étais à l'école primaire. Les voisins, les profs, tout le monde savait.

Elle parlait d'un ton presque fantasque.

— Un de mes cousins suit des cours de remise à niveau, l'autre est dans un foyer d'accueil.

On essaie de ne pas faire attention, de faire comme si de rien n'était.

Elle avait dans les yeux une note qui frappa Sam. Mystique, fixée sur une joie lointaine.

— Une maladie nerveuse. C'est ce que croyait l'infirmière scolaire, dit Lindy en riant. Je fais une crise, les gens m'appellent, mais je ne viens pas. Elle pencha la tête. Je ne les ai pas entendus ? Pas sûr. Leurs voix me parviennent, de très loin. Peut-être que je fais semblant de ne pas entendre.

Ses yeux brillèrent comme si elle lui faisait partager une bonne plaisanterie.

— La seule sensation que je sois capable de vraiment ressentir c'est la vitesse. Quand je cours, quand je vole sans jamais retracer mes pas. C'est ça, le bonheur – une vitesse qui vous emporte loin de tout.

Sam sentit son insatiable soif, sa solitude et sa détresse, et tout l'espoir, toute l'énergie bouillonnants qui s'en dégageaient. Son cœur battait si fort qu'il ne pouvait parler.

Lindy se mit à rire et détourna le visage.

— Je vais trop vite pour toi ? Je suis toujours hyper speed, hein ? Toujours à bout de souffle, toujours une envie folle de partir.

La racine d'un orme avait fait un bourrelet dans le trottoir et son orteil heurta le béton.

Sam fit un plongeon pour la rattraper. Il chancela un instant, le bras passé autour d'elle, voyant le soulagement sur son visage, puis la surprise lorsqu'il se laissa tomber avec elle sur un remblai de terre meuble. Il l'étreignit et la sentit frissonner contre lui lorsque ses lèvres rencontrèrent les siennes.

Le cœur de Lindy s'embrasa pour lui comme le feu d'une fournaise ouverte et le monde autour de lui s'évanouit. Il ne sentait plus que ce jaillissement dans sa poitrine, un vivier de chaleur ascendante qui accélérât son pouls tout en lui coupant le souffle. C'était comme s'il explosait du

dedans, comme s'il se livrait tout entier, avec sa douleur, sa solitude, tout. Le miracle, c'était qu'elle était là pour le recevoir. Dans son innocence, elle l'accueillait, dans sa sagesse elle le comprenait, dans son désir elle l'absorbait. Leurs deux cœurs, si brûlants et si proches, se fondaient dans un même flot, celui d'une puissance inconcevable.

Soudain, il reconnut ce bonheur qu'il éprouvait. Il était un petit garçon qui courait en tournoyant sous les arbres et en leur tendant les bras. Le souvenir de cette joie enfantine s'épanouit en lui comme s'il avait attendu ce moment depuis toujours. Et Lindy avait des souvenirs semblables, il le sentait. C'était ce dont elle rêvait, ce qu'elle appelait de ses vœux lorsqu'elle courait et volait sans jamais revenir sur ses pas : l'amour, jaillissant en elle comme une source, triomphant de la ruine qui menaçait. Elle était prête à tout risquer pour ça, il le savait. C'était tout ce qui importait. Ils planèrent dans cette clarté pendant un moment qui leur parut durer une éternité.

Lorsqu'ils s'écartèrent, Sam vit la cicatrice en forme d'étoile s'enflammer sur le front de Lindy. Ses yeux lui parlèrent : l'amour lui était venu, et les fragments affolés de son âme brisée étaient calmes, réunis. Sa force et sa pureté résonnaient en Sam. Elle savait qui elle était. Le centre n'était pas perdu. Puis il la vit prendre une expression plus secrète, dubitative. Il sentit sa fragilité et se demanda s'il en fallait beaucoup pour la déstabiliser.

— Où sommes-nous ? murmura-t-elle.

Regardant autour de lui, Sam vit un jardin abandonné en pente douce. Une haie le séparait d'une maison blanche à bardeaux.

— Chez quelqu'un, dans son jardin, dit-il.

Des fuchsias et des grenadiers rougeoyants poussaient de chaque côté et les hampes des digitales inclinaient leurs cloches crémeuses au-dessus d'eux. Un fragment végétal était resté accroché au revers du gilet de Lindy.

Il le recueillit. C'était un nodule gros comme le bout de son doigt, d'où partaient des filaments en vrille, délicatement façonnés. Une racine, peut-être, ou un fruit. Le vent et le soleil lui avaient donné une patine d'ambre et une transparence magique : on voyait en filigrane des motifs en forme de S et de croissants, comme s'il avait jadis été fluide.

— Un cœur, dit Sam en le montrant à Lindy. Un cœur en fusion.

Lisant dans ses yeux ce qu'il voulait dire, Lindy demanda :

— Ça y est, tu la captas, la musique ?

Tout d'abord, il ne comprit pas. Puis elle posa sa main sur sa poitrine et tendit l'oreille, comme à l'écoute. Totalement concentré, il écouta avec elle : ce que représentait pour lui ce nodule, c'était le besoin irréprensible de s'abandonner, c'était l'amour à l'état de désir insatiable.

— C'est nous, dit-il en tournant le nodule entre ses doigts comme une pierre précieuse.

Les yeux noyés d'émotion, Lindy, le pressa de poursuivre.

— Le cœur en fusion, dit-il, jeté en nous dès notre conception.

L'image se précisa tout à coup.

— Il s'est durci, et il est devenu quelque chose de limité, effacé, solitaire. Mais il rêve de retrouver sa source.

Comprenait-elle ce qu'il s'efforçait d'exprimer ? Oui, il voyait la joie dans ses yeux.

— C'est la chanson la plus douce...

C'est à peine si elle pouvait parler.

— Il n'y a personne d'autre sur terre à qui je puisse la chanter, avoua Sam.

Sam sentit quelque chose de précieux s'enraciner en lui. Ses yeux se plissèrent. Il se redressa sur un genou.

Lindy fronça les sourcils. Mais il ne la vit pas.

Il s'était remis debout et scrutait la rue.

— Ecoute, j'ai besoin de prendre de la hauteur. Je veux dire, physiquement.

— Tout de suite ?

Lindy se leva et se tint près de lui.

— Oui, tout de suite. Viens, on y va.

Une minute plus tard, planté au coin des avenues Piedmont et Ashby, Sam, levait le pouce devant le flot de voitures.

Un camping-car freina et s'arrêta dans Grizzly Peak Road. La portière s'ouvrit, Sam et Lindy en descendirent et le véhicule repartit. Ils traversèrent la route et prirent un sentier qui s'enfonçait dans la forêt. Vingt minutes plus tard, Lindy était assise à l'ombre d'un pin de l'Eldorado, sur un tertre qui surplombait la baie de San Francisco. Comme un bras protecteur, une grosse branche noueuse l'abritait.

— Plus bas, les épaules, dit-elle. Bon. Relève la tête...

Sam se tenait accroupi au bord d'une pente escarpée, s'efforçant d'imiter le port du bélier. Dans son dos, les pins sombres formaient une sorte d'amphithéâtre.

— Et là, tu prends un air hautain, dit Lindy.

Sam gonflait les narines et regardait la civilisation en contrebas avec de grands yeux, toute cette agitation, ce fouillis de lignes entrecroisées.... Il conserva cette pose altière un moment, puis jeta de nouveau un coup d'œil à Lindy, qui se demandait ce qu'il fabriquait. Elle pouffa de rire, et il la rejoignit d'un pas mal assuré et s'affala sous la branche.

— Ça baise comment, les moutons ? demanda-t-il.

Lindy lui jeta un regard narquois :

— Comme les chiens, j'imagine.

Dans ses yeux, les gouffres s'étaient ouverts à nouveau et son regard débordait de tendresse.

Il l’embrassa. Puis il poussa un soupir et s’écarta.

— Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Je ne fais pas le poids, pour quelqu’un comme toi.

— C’est à moi d’en décider.

Elle faisait tourner le nodule d’ambre entre son pouce et son index.

— Je n’en doute pas, dit-il en la considérant d’un œil dépité.

Elle secoua la tête, confuse et troublée.

Dans la ruche urbaine, les cloches des campaniles se mirent à sonner.

— Tu as entendu ça ? dit Sam en regardant à nouveau en bas. C’est le cœur endormi de l’humanité. Il rêve au fond de sa prison

Il jeta un coup d’œil au nodule, l’observa tristement et d’un geste, désigna le monde d’en bas.

— Je veux plus, mais je n’ai rien à offrir.

Lindy posa la main sur son bras.

— Je vais faire mes adieux, dit-il avec effort. Pas juste à ma famille, mais à mes amis, aux enseignants qui m’ont aidé... à tout le monde. Je vais me retrancher du monde.

Lindy l’observait.

— C’est du dépit, dit-il en secouant la tête. Je déteste le foyer que je n’ai jamais eu.

L’accusé passait aux aveux.

— Sam... fit Lindy, les yeux remplis de promesses, regarde où nous sommes.

Elle regarda autour d’elle comme si le réseau de pins géants formait un nid d’où pourrait jaillir une vie nouvelle.

Fort de l’espoir qui habitait Lindy, il lâcha ses doutes, laissant la brise les emporter comme des feuilles. Il se rendit compte que, plus qu’un promontoire, le tertre traçait une frontière entre deux mondes. La ligne formée par la cime des arbres était le couronnement d’un mur et ils étaient du côté des créatures sauvages. C’était pour plaisanter qu’il avait imité le bélier, mais à présent il ressentait les sensations qu’il était venu chercher ici : la jubilation du bélier, le mystère des pics lointains, l’excitation que représentait la liberté de les escalader.

Puis soudain une grande idée, le genre de vérité dont il avait rêvé prit forme, aussi tangible que le nodule d’ambre en forme de cœur au bout des doigts de Lindy. La joie qu’il avait éprouvée dans le jardin abandonné et qu’il éprouvait à présent était le pouvoir de la création dans ce qu’il avait de plus sacré. À l’ouest, le soleil jouait dans l’enchevêtrement des branches de pin. Se retournant pour lui faire face, il crut voir une fontaine cosmique, de grandes flammes qui montaient du tronc écarlate d’où jaillissaient des fleuves en fusion se divisant en mille ruisseaux. S’il avait reçu à sa naissance, ne serait-ce qu’une goutte du cœur universel, alors ce même battement de cœur animait peut-être tout. À peine cette pensée s’était-elle formée qu’un voile sembla tomber. Le tertre palpait sous lui. Les

aiguilles de pin frémissaient. Les arcs que décrivaient les libellules suivaient ce rythme binaire, tout comme les chants des oiseaux dans les broussailles.

— Lindy...

Était-ce son pouls qui battait ainsi ? Ou venait-il de capter une fréquence parasite ? Son excitation n'échappait pas à la jeune fille.

— J'entends le cœur en fusion, dit Sam.

Il laissa son regard errer sur le paysage qu'ils dominaient. D'où lui venait ce formidable don, et de qui ? Il pressentait à quel prix il obtiendrait la réponse, jusqu'où elle pourrait le mener, quels sacrifices elle exigerait de lui. Il sentit Lindy lui enlacer la taille et lui jeta un coup d'œil : elle tendait l'oreille avec lui, les yeux brillants comme ceux d'une conspiratrice.

— Tu vois ça, chuchota-t-elle, en dirigeant son regard vers le pont de San Francisco. Regarde : il flotte. On dirait une épave.

Sam posa sa joue contre la sienne et effleura Bay Bridge du doigt.

— Retenu par une corde.

Les piliers du pont semblaient ondoyer comme des algues.

— Il suffirait de couper la corde, dit-il en mimant des ciseaux, et tout partirait à la mer.

Mais Sam se replia sur lui-même avant qu'elle ait pu lui répondre. L'attitude qu'il avait envers le monde le dégoûtait.

— Tu es unique, chuchota Lindy.

Il vit de l'adoration dans ses yeux. Attendait-elle qu'il dise quelque chose ? Non, elle ferma les yeux et pressa ses lèvres contre les siennes. C'était comme si le terte se dérobaient sous lui. Un baiser d'elle et il ne touchait plus terre. D'où lui venait cette confiance en elle ? Ils se connaissaient à peine, mais elle semblait prête à se livrer corps et âme.

Lorsqu'ils se séparèrent, toute l'attente éperdue, nue et vulnérable de Lindy, était devant lui. C'était le début de leur périple, et il était censé en être le héraut.

Au lieu de quoi, il se détourna.

Debout, Sam laissa échapper un petit rire : de toutes parts, le doute assaillait son esprit surchauffé. Il n'était pas prêt. Il n'avait pas assez de détermination pour lui inspirer foi en elle-même, ou en n'importe qui d'autre. Il inspira et regarda tout autour du terte. Il percevait encore la pulsation, mais il avait conscience qu'elle était éphémère. C'était la drogue. Demain le cœur en fusion serait inaudible ; tout serait redevenu sombre et lugubre.

Lindy se leva et s'approcha de lui.

— La nuit tombe, dit-il. Nous ferions mieux de rentrer.

D'un signe de tête, elle lui signifia qu'elle acceptait sa défection. Avait-il tort ? Non. Un mot de lui, et elle aurait lié son destin au sien. Des aiguilles de lumière clignotaient en contrebas, les étoiles factices du quadrillage urbain. Elle l'avait invité à faire le saut et il s'agrippait au monde qu'il

n'arrivait pas à quitter.

— Je n'aurais jamais cru pouvoir rencontrer quelqu'un comme toi, dit Sam.

### III

Une semaine après l'intervention des forces armées, les troupes quittaient le campus. Les manifestations s'étaient calmées et le couvre-feu avait été levé. Le soir tombait ; Josh Shuman et Theo Vogel remontaient College Avenue et se dirigeaient vers le cottage de Sam.

— Je sais quel producteur il me faut. Sous son panama à bord plat, les longues mèches de Theo dansaient, masquant ou révélant tour à tour un visage au profil aquilin.

— Mais je veux bien prendre l'avis de Sam, ajouta-t-il.

Josh, que Theo dépassait d'une bonne tête, le dévisageait d'un oeil circonspect.

— Vaut peut-être mieux pas lui parler de ça en premier.

— Non, bien sûr, concéda Theo en enfonçant ses poings dans ses poches. — Ce connard, grommela-t-il.

Josh ralentit le pas.

— Ce n'est peut-être pas une super idée.

— D'accord, d'accord. J'adore Sam, tu le sais bien. Mais, ajouta Théo d'un ton plaintif, on est des frères, on est faits l'un pour l'autre. Et merde... j'enregistre dans deux mois.

L'irritation reprit le dessus :

— T'es son pote, fais quelque chose.

L'égoïsme de Theo était si flagrant que Josh se mit à rire. Celui de Theo lui fit écho, une pointe d'ironie dans son regard angoissé.

— La nuit où tout a commencé, se rappela Theo, il était venu ravitailler Frank en came. Le voilà qui commence à improviser des vers et après, tout ce que je sais, c'est qu'il est quatre heures du matin et crac, ça y est, on est un groupe tout neuf.

— C'est ce qu'il m'a raconté. Il était vachement excité.

— Je me suis dit : purée, c'est sûrement ce qu'Elvis a dû ressentir le jour où il a fait la connaissance d'Otis Blackwell.

Mais Theo avait l'air incrédule.

— Si quelqu'un s'était pointé cette nuit-là en nous apportant un contrat d'enregistrement, Sam aurait été fou de joie. Il a changé, ça oui.

Le visage juvénile de Josh prit un air songeur.

— Oui et non.

Sous les réverbères, les voitures passaient à toute vitesse. Le parfum capiteux du jasmin leur parvenait depuis une haie voisine.

— Sam est un voyant, dit Josh. Il est comme ça depuis l'âge de cinq ans. Il imaginait des aventures, avec de longs périple, des épreuves, des conquêtes héroïques, et on jouait à les mettre en scène.

Il fronça les sourcils.

— Il y avait de la rivalité. On se battait pour avoir les meilleurs rôles. Mes années de primaire ne m'ont pas laissé beaucoup de souvenirs, mais je n'ai jamais oublié que j'avais été le prince de Catombrie, dit Josh, d'une voix rendu vibrante par la magie des mots. J'adorais le Prince. Personne ne le comprenait aussi bien que moi. Mais quand Sam en a eu assez, il l'a plongé dans le sommeil. Et j'ai eu beau le harceler, il ne l'a jamais réveillé.

— Mais de quoi tu me parles, là ? demanda Theo, irrité.

— Ne compte pas sur Sam. Volt Vogel est bien loin de ses pensées, lâcha Josh, conscient de l'inquiétude que ses paroles provoquaient chez Theo.

— Et cette nana avec qui il sort maintenant ? Si ça se trouve, elle est dingue de nous. Ça changerait tout.

Josh secoua la tête.

— Ça fait si longtemps que je connais Sam... expliqua-t-il, en proie à une lutte intérieure. C'est seulement maintenant que je me rends compte à quel point il a changé. J'ai du mal à me voir en adulte, mais pour Sam, c'est impossible. Il vit dans ses rêves, et plus le monde réel s'impose à lui, plus il faut que ses rêves soient vastes et audacieux pour l'éclipser. Rois et châteaux n'y suffiront plus... ajouta-t-il. Ni les chansons sur l'amour et la guerre. Ce qu'il lui faut à présent, c'est une espèce de Théorie unitaire où ses fantasmes pourront converger. Et s'il la trouve...

— Eh bien ?

Josh haussa les épaules.

— Peut-être bien qu'on n'en fera pas partie.

Theo leva les yeux au ciel.

— Mais c'est quoi, ce délire ?

Sous ses mèches sombres, le regard de Josh s'aiguïsa. Il était arrivé à une conclusion qu'il hésitait depuis des mois à admettre:

— Sam est sur le départ.

— Pour aller où ? demanda Theo, le visage plissé de surprise.

Josh leva les sourcils.

— Je ne sais pas, avoua-t-il.

Un moment, il resta perdu dans ses pensées, puis reprit la parole, les yeux droit devant lui :

— Il y a dans la vie de Sam un épisode que tu ignores. Il refuse d'en parler, même à moi. Ça s'est produit quand nous avions huit ans. Il était allé à la plage avec sa mère et sa sœur Julia. Julia était dans l'eau, accrochée à une de ces bouées gonflables, et Sam était allé acheter un hot-dog pour sa mère

à une de ces baraques ambulantes. Son père se ramène et commence à se disputer avec sa mère. Maman ramasse ses affaires et fiche le camp, furibarde. Je suppose qu'elle pensait que Papa allait rester un peu sur place et s'occuper des gosses. Mais Papa file à son tour. Plus tard, il a dit qu'il n'avait pas vu Sam et Julia, qu'il avait cru qu'ils étaient déjà rentrés à pied. Sam observe toute la scène depuis la baraque à hot-dogs. Julia en fait autant, assise sur sa bouée qu'elle laisse dériver au fil des vagues. Lorsque Sam revient, elle est déjà à moitié au large. Julia agite les bras vers lui, prise de panique, lâche sa bouée et s'efforce de regagner la plage en faisant la nage du petit chien. Sam se déshabille en moins de deux et part la rejoindre à la nage. Il l'a vu boire la tasse plus d'une fois.

Josh frémit.

— Je ne sais pas comment il a réussi à la sauver, ils ont bien failli se noyer tous les deux. Julia a avalé pas mal d'eau et il nageait contre un courant très fort. Le lendemain, il m'a dit que pendant tout ce temps-là, il se demandait si ça valait vraiment la peine de revenir.

— Ils sont tarés les parents, fit Theo en attendant de voir où Josh voulait en venir.

Josh poussa un soupir.

— Il a traîné Julia jusqu'à la plage. Puis il l'a portée jusqu'à la jetée. Il a mendié quelques pièces et il m'a téléphoné. Papa et moi on est allés les chercher. Josh secoua la tête. Je n'oublierai jamais ce regard qu'il avait. Il gardait son sang-froid. Pour sauver Julia, il avait dû maîtriser sa peur et il la maîtrisait toujours. « Oui », il a dit à mon père, « je suis tout seul ». Mais il allait bien, on lisait ça dans ses yeux. Pas de raison de s'inquiéter. C'était tout simple : ses parents et son foyer avaient disparu pendant qu'il achetait un hot-dog et il allait tourner la page.

Ils prirent le chemin qui menait chez Sam. Il faisait nuit noire sous les arbres.

— Ça fait plusieurs mois que je lui vois le même regard, dit Josh. Le même que ce jour-là. Il se dit qu'il n'a pas le choix. Il a fait une croix sur tout. Il ne sait pas où il va, mais il n'a pas l'intention de rester là.

Theo tourna la tête. Un motif de guitare faisait vibrer la vitre de la maison : une suite acrobatique d'accords mineurs et d'accords de septième, loin de la tonalité de base.

— Voilà au moins une chose sur laquelle il n'a pas fait une croix, fit Théo avec un sourire.

Il frappa à la porte.

Josh vit qu'il y avait du courrier dans la boîte à lettres et le prit.

La porte s'entrebâilla de quelques centimètres mais ne s'ouvrit pas davantage. Lindy les distingua, éclairés par le rai de lumière qui venait de l'intérieur. Elle reconnut le chanteur et le laissa parler le premier.

— Où est-il ? demanda Theo, impatient, cherchant à voir ce qu'il y avait derrière elle.

Lindy ne bougeait pas.

— Sam, appela-t-elle.

Sam la rejoignit, les accueillant d'un sourire mi-figue mi-raisin.

— On peut entrer ? demanda Josh.

Sam jeta un coup d'œil à Lindy, acquiesça et recula d'un pas.

Theo franchit le seuil et pivota sur les talons. Depuis que Sam avait quitté le groupe, il n'avait pas remis les pieds dans sa maison, mais rien n'avait changé. Triomphant, il pointa le doigt vers la guitare avec insistance.

Josh tendit le courrier à Sam et adressa un petit salut à Lindy.

— Je m'appelle Josh.

— Désolé, dit Sam. C'est mon ami des Palisades, expliqua-t-il à Lindy.

— C'est génial de t'entendre jouer, dit Theo en jetant un regard désintéressé à Sam. T'as un nouveau style.

Il sourit de toutes ses dents :

— Un style « audacieux ». Ça me plaît.

— Merci. Tu veux quoi, au juste ? demanda Sam en se détournant.

— Parler affaires, rien de plus.

D'un geste de la main, Theo invita Josh à poursuivre la conversation. Il parcourut la maison du regard comme s'il envisageait d'exploiter ce lieu personnellement, attrapa la guitare et s'effondra avec dans le fauteuil de Sam.

— Ces capsules roses étaient vraiment du tonnerre, dit Josh en guise de remerciement en s'asseyant sur le canapé. On peut t'en prendre encore deux douzaines ?

Sam secoua la tête.

— Fini. J'en ai des blancs. Cinq dollars la dose.

— Du bon ?

— Christopher dit que ce sont les plus forts qu'on lui ait jamais filés. Sam regarda la pendule, puis Lindy.

Josh jeta un coup d'œil à Theo, qui posait des accords sans produire de son.

— On va t'en prendre vingt.

Theo sourit à Lindy :

— Sam t'a joué un peu de Volt ?

Elle lui rendit son sourire.

Sam consultait son courrier. Il fronça les sourcils à la vue d'une des lettres et s'assit sur le lit pour l'ouvrir. Josh voyait monter l'agitation de Theo. Il sortit une liasse de billets de sa poche et compta la somme.

Sam parcourut la lettre et la tendit à Josh, qui la lut et se mit à rire :

— Félicitations.

Manifestement, sa réaction ne plaisait pas à Sam. Josh se hâta de rectifier.

— Tu as une décision à prendre.

Sam inspira, ramassa les factures et sortit dans le vestibule.

Lindy regardait Josh reposer la lettre sur la pile de courrier. On entendait un tapotement monter du fauteuil de Sam : Theo battait la mesure sur l'accoudoir, les yeux fixés sur elle. Il tendit le cou et pencha la tête, articulant les paroles d'une chanson en silence. Lindy détourna le regard.

De retour dans la pièce, Sam jeta un petit sac à Josh. Sans s'asseoir, il leur fit signe de s'en aller.

Josh se leva.

— Ravi de t'avoir rencontrée, dit-il en regardant Lindy.

Elle se leva et Theo l'imita.

Theo glissa une main derrière ses mèches et sortit un joint coincé derrière l'oreille.

— Faut que t'essaies ça.

— Non, merci, dit Sam.

— Allez, sois cool.

Theo fit craquer une allumette et alluma le joint.

— Pour célébrer.

Il tira sur le joint et souffla la fumée en direction de Sam.

— Les flics sont partis, ajouta-t-il avec un rictus. Le peuple a vaincu.

Il tendit la marijuana à Lindy.

Celle-ci fit de son mieux pour se montrer polie, mais elle secoua la tête. Josh fit signe à Theo du regard mais Theo fit semblant de ne pas le voir.

— C'est nous qui avons formé le groupe, dit Theo à Lindy. Sam et moi.

Il passa le joint à Josh.

— Volt a joué *Love Dream* la nuit dernière, dit-il à Sam avec un sourire. La foule était en délire.

Lindy épiait la réaction de Sam : plein d'ironie, il regardait Theo se livrer à un jeu caractéristique de leur passé ensemble.

— *La haine s'éloigne. Je reste droit*, fredonna Theo comme une plainte. Puis, mimant une secousse du poignet :

— J'ai glissé une main dans mon futsal et je me suis branlé, façon Jim Morrison.

Josh éclata de rire. Sam ne put s'empêcher de trouver ça drôle.

Josh jeta un regard penaud à Lindy.

— Il faut qu'il apprenne à jouer d'un instrument.

— Allez, fit Theo à Sam, l'invitant à partager le joint.

Une étincelle dans ses yeux trahissait l'admiration de Sam pour le panache de son ancien partenaire. Au moins, Theo savait détendre l'atmosphère. Sam jeta un coup d'œil à Lindy, prit le joint que lui tendait Josh et tira dessus.

Theo exultait : ses yeux anxieux s'efforçaient de capter l'attention de Sam, se gargarisant d'un rire puéril.

— On était bons ensemble, dit-il à Lindy.

Comme elle restait de marbre, il alla se poster face à elle pour la faire sortir de sa réserve.

— C'est ce que j'ai entendu dire, lâcha-t-elle avec une pointe de dédain.

Theo fit mine de ne pas l'avoir entendue et vint mettre son visage tout près de celui de Sam.

— Hé, faut que tu jettes un coup d'œil à cette chanson que j'ai écrite... Les gars trouvent qu'elle est bien, mais...

Il haussa les épaules

. — ...C'est maintenant ou jamais, dit-il, sérieux à présent.

Sam s'écarta, mais Lindy le vit hocher la tête. Soit il repoussait Theo, soit il cédait à la pression. Percevant l'irritation qu'elle manifestait, Theo déplaça son attention sur Lindy, en qui il reconnaissait une ennemie.

— C'est sur l'Alaska tout ça ? demanda Josh en se retournant, tenant un volume à jaquette verte qu'il venait de prendre dans l'étagère à livres.

— C'est qui, Charles Sheldon ?

Il ouvrit le livre sur la photographie d'un bélier blanc, étendu mort sur une pente, à côté d'une paire de raquettes et d'un fusil.

— Un ami de Teddy Roosevelt, répondit Sam. Il s'est passionné pour les mouflons de Dall.

Remarquant l'air maussade de Lindy, il s'interrompit.

Theo la jugeait du regard comme s'il tentait à toute force de comprendre ce que Sam pouvait bien lui trouver. Lindy fit comme si de rien n'était, mais la crispation de ses mains devant sa poitrine trahissait la colère qui montait en elle.

Josh décrypta l'expression de Sam et reposa le livre.

— On ferait mieux d'y aller.

Depuis les quelques jours qu'il connaissait Lindy, Sam ne l'avait jamais vue ainsi. Peinée, craintive, elle détournait la tête, et pour rien au monde elle n'aurait laissé quiconque entrevoir davantage le trouble qui l'habitait.

— Elle habite ici ? demanda Theo, jetant un regard perplexe à Sam.

Sam posa la main sur l'épaule de Josh et lui fit un petit signe de tête. Josh saisit Theo par la manche de son manteau et s'esquiva vers la porte. Lindy poussa un soupir, et un sourire lui monta au coin des lèvres.

— Regarde-moi ça, dit Theo en secouant la tête dans sa direction, stupéfait. Elle rigole, bordel ! Voilà que Sam se met contre ses potes !

Il singea l'expression de Lindy :

—La chienne, lâcha-t-il.

Lindy eut un mouvement de recul comme si on l'avait frappée. Sam reconnut dans ses yeux le sentiment d'impuissance, la honte. L'agression de Theo la renvoyait spontanément aux violences qu'elle avait subies dans son enfance. Il fit volte-face et envoya son poing dans la figure de Theo, faisant craquer les os. Theo perdit l'équilibre et, se tenant la mâchoire, il jeta à Sam un regard qui semblait dire « Espèce d'ingrat », comme si sa seule intention avait été de le protéger.

L'oreille de Theo pissait le sang.

— Pourquoi tu l'as amené ici ? demanda Sam à Josh.

Josh ne sut que répondre devant le gouffre béant qu'il voyait s'ouvrir entre eux. Lindy quant à elle avait tourné le dos à la mêlée.

— Il a les boules et il a besoin des paroles que j'écris, lâcha sèchement Sam à l'adresse de Josh. Sans elles, il est vide. J'en ai ras le bol de Volt et ça n'a rien à voir avec Lindy.

— C'est à lui qu'il faut dire ça, rétorqua Josh en fusillant Theo du regard.

Mais Sam n'eut pas à se donner cette peine : Theo l'avait entendu. Il essuya le sang qui lui coulait du menton jusque sur son manteau.

— Et toi, de quoi t'as peur, hein ? rugit-il. Tu veux quoi, au juste, toi ?

— Mais tu vas le faire sortir d'ici à la fin ? explosa Sam.

Josh ouvrit brutalement la porte.

— C'est ça, dis au monde d'aller se faire foutre, dit Theo à Sam. Enferme-toi dans ta tour d'ivoire avec cette infecte conne.

— Espèce de débile.

Josh se retourna, saisit vivement Theo à mi-corps et l'entraîna vers la sortie.

— Tu veux qu'on te laisse tout seul ? cria Theo, enragé. Pas de problème. Seul à crever. C'est ça qui t'attend. La voilà, la nouvelle musique de Sam, ironisa-t-il en désignant Lindy, un sac d'os cliquetant.

— Je t'appelle... hurla Josh à Sam.

Sam claqua la porte. Il inspira et se retourna.

— Je suis vraiment désolé.

Lindy le regardait de biais, un œil à moitié clos, comme si elle cherchait encore à se soustraire à l'invective de Theo. Près de son pied, le tapis était maculé de gouttes de sang.

— Je n'aurais pas dû les laisser rentrer, dit Sam.

— Charmants tes amis, rétorqua-t-elle d'une voix cinglante.

Sa méchanceté le prit de court. Il l'accepta comme une sanction, comprenant que c'était ce dont elle avait besoin.

— Je suis désolée... commença Lindy, prise de remord. C'était odieux.

Ses yeux le suppliaient. D'insultée, elle était devenue celle qui infligeait les blessures, ce dont elle avait encore plus honte.

— Je sais que ce n'est pas ta faute. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Le visage de Sam s'assombrit.

— Ça ne fait rien.

— Oh, Sam, murmura Lindy, prenant conscience que l'offense ne valait pas un tel repentir.

Le téléphone sonna.

Sam le laissa sonner et prit Lindy dans ses bras.

— C'est fini, dit-il. Je ne pense pas revoir Theo de sitôt.

Elle hocha la tête ; mais une ombre d'interrogation subsistait dans ses yeux. Le téléphone continua de sonner. Voyant que Sam n'allait pas répondre, elle lui jeta un regard reconnaissant et décrocha. Au bout d'un instant, elle lui lança un coup d'œil et murmura :

— Julia.

L'air las, Sam fit non de la tête.

— Il n'est pas là, dit Lindy à l'interlocutrice. Une longue réponse suivit. — Non, je vous assure. Je peux prendre un message... Lindy jeta un regard désespéré à Sam. — Oui, je sens bien que vous êtes contrariée. Je lui dirai que c'est urgent.

Sam soupira et tendit la main. Il y avait dans ses yeux un mélange de remord et de tendresse. Elle lui passa le combiné.

— Allô ? dit-il, hésitant.

— Sambo ?

La voix haut perchée à l'autre bout du fil eut un hoquet de soulagement.

— Je suis là, je suis là, dit-il à Julia d'un ton rassurant.

— Justement, non, tu n'es pas là ! Elle rit, transportée de joie en entendant sa voix.

— Tu es *là-bas* ! Si seulement tu savais ce qui se passe ici... Ça fait un moment que j'essaie de te joindre...

— Je viens tout juste de rentrer.

— Ça fait une semaine, en réalité. J'ai appelé vingt-deux fois très exactement. Je le note à chaque fois.

— J'habite chez un ami en ce moment.

Sam jeta un regard navré à Lindy.

— Une amie, peut-être ? corrigea Julia en pouffant. Celle qui a répondu au téléphone ?

— Qu'y a-t-il, Julia ? demanda Sam d'une voix sombre.

— Elle a gelé le compte en banque de papa.

— Comment elle a fait ce coup-là ? dit Sam, accusant la surprise.

— Son avocat a obtenu une injonction du tribunal. C'est horrible. Il n'a plus assez d'argent pour suivre son traitement. Elle est en train de le tuer...

Sam secoua la tête.

— Attends une minute. Aux dernières nouvelles, il allait à l'hôpital du comté. Les soins sont gratuits.

— Oui, mais ils l'ont rayé de la liste ou un truc de ce genre. Je sais pas, moi.

Julia donnait l'impression de s'embrouiller

. — Il n'en peut plus. J'ai commencé à apporter des trucs à l'école pour les brader. Ça ne rapporte pas beaucoup. J'ai bien peur que Maman ait découvert le pot aux roses.

Elle prit un ton geignard :

— Elle surveille mes affaires maintenant. Tu la connais.

Sam était stupéfait. Il avait beau s'attendre au pire, le pire n'était jamais sûr.

— Si seulement tu étais là..., dit Julia avec une note d'espoir.

— Sois sérieuse, soupira Sam.

Julia gémit.

— Si tu avais un job ici...

— C'est pour ça que tu m'appelles ?

Sam ferma les yeux. Ces drames familiaux étaient toujours de fausses alertes. Sa mère voulait qu'on lui tienne compagnie. Son père n'avait jamais assez d'argent : toute dignité oubliée, il prenait ce que Sam avait à lui donner.

— Si tu ne reviens pas, dit Julia avec indignation, je lâche mes études. J'ai l'âge de quitter l'école. Maman trouve que c'est une bonne idée. Il y a un job à Santa Monica dans une beignerie, mais il faudrait que je commence à trois heures du matin.

Elle hésita.

— Ils vont passer tout leur temps à se quereller pour savoir à qui reviendra l'argent.

Elle se mit à pleurer :

— Je ne sais pas quoi faire.

Sam éloigna un peu le récepteur de son oreille. La voix de sa sœur lui parvenait comme le crissement d'un insecte, d'un petit criquet pris dans une toile d'araignée.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive, Sambo ? disait la toute petite voix. Tu t'en fiches de nous ? Tu as toujours une famille, tu sais.

— J'essaie d'oublier, dit-il doucement.

Il n'entendait plus à présent que ses sanglots. C'était plus qu'il ne pouvait endurer.

— Julia, je t'en prie...

Lindy le regardait, consternée.

— Tu sais que je veux t'aider, dit Sam en collant de nouveau le récepteur à son oreille. Peut-être que...

Les sanglots cessèrent.

— Peut-être qu'on arrivera à trouver une solution, dit Sam. À nous deux.

Lindy soupira et Sam croisa son regard. Les efforts qu'il faisait pour se tenir en dehors de la mêlée étaient un échec.

— Mais pas maintenant, dit Sam à sa sœur. Je te rappelle demain. Non, Julia, demain, je ne peux pas avant. Entendu. Tout ira bien. Fais comme si Sambo venait te border dans ton lit. Très bien, ma grande. Je t'aime, plus que tout au monde.

Il raccrocha et demeura le regard fixé sur le téléphone.

— Elle ne te lâchera pas, dit Lindy à mi-voix.

— Elle n'est pas assez forte, dit Sam.

— Elle voudrait que tu les tires de là.

Sam avait l'air défait.

— Tout le monde est fâché contre moi.

— Tu leur as beaucoup donné, dit Lindy. Ils voient que ça va se terminer.

Il croisa son regard.

— Le bélier suit son cœur.

— Il grimpe, acquiesça Lindy. Sans un regard en arrière. Il laisse les plaines derrière lui.

Elle sourit. Ils n'abordaient ce thème qu'avec un humour relatif.

— Son cœur est pris, dit Lindy, les yeux brûlants d'amour.

Le mouflon de Dall était devenu une présence dans leur vie. Ils parlaient un langage codé, s'inspirant de son univers pour décrire le leur.

— Ils voient le bélier en moi, dit Sam, et ils savent ce que ça signifie.

Lindy détourna les yeux.

— Et toi, tu le sais ? demanda-t-elle avec une agitation perceptible. Ce que Sam vivait avec sa sœur et ses amis représentait une menace pour elle, et il savait que c'était à cause de lui, de ses tergiversations, son irrésolution. Lindy, elle, était plus courageuse, elle avait les idées claires. Elle avait franchi le pas et affrontait la nature sauvage de l'amour, avec enthousiasme et énergie. Elle misait son cœur sur lui.

— Si seulement je n'avais pas...

Il hésita, il voulait la rassurer.

— Pas quoi ?

— Seulement vingt-et-ans, dit Sam en riant. Je n'ai encore jamais vécu ça... Il effleura l'air entre eux. ... avec personne.

— Moi non plus, murmura Lindy. C'est à propos de quoi, cette lettre ? demanda-t-elle, un œil sur l'enveloppe que Sam avait ouverte.

— Une bourse d'études.

— Josh avait raison, fit-t-elle l'air songeur. Tu vas devoir prendre une décision.

Sam ouvrit et referma ses mains. Elle lui tendait un miroir, comme un défi.

— J'ai les doigts engourdis, dit-il.

Il n'était pas sûr de savoir ce qu'il voulait vraiment dans la vie et le fardeau que représentaient les autres et leurs besoins le décourageaient.

— Dire que c'était censé être un trip fantastique, ajouta-t-il avec aigreur.

Ils avaient pris l'acide blanc juste avant l'arrivée de Josh et de Theo.

Lindy frémissait : les premiers frissons de la drogue déclenchaient des spasmes dans sa mâchoire et elle avait le souffle court. Elle récupéra les lettres qui étaient sur le lit, les glissa sous un bloc-notes et enleva le téléphone. Sam l'observait

— Allez, rien de tout ça n'est arrivé, déclara-t-elle en lui lançant un regard audacieux et en faisant glisser son pull par-dessus sa tête.

Sam la regarda, fasciné. Même dépourvus d'attraits, les seins des femmes réveillent les sens, mais ceux de Lindy déclenchaient ses fantasmes. Elle baissa sa jupe et la vue de sa nudité le fit chavirer. En un instant, la drogue effaça tous ses souvenirs. Il n'y avait plus qu'une chair incandescente sous la lumière jaune de la lampe. Elle lui apparaissait comme un paysage radieux, couleur d'ocre et de pêche, une terre promise à lui seul, sans doute par erreur.

Sam défit sa ceinture avec des mains tremblantes et, plus mal à l'aise qu'elle dans sa nudité, s'extirpa de son pantalon. Il lui fit face, le corps étroit et sinueux, des membres fins, tout en muscles, pareils à une ébauche dégrossie par un austère charpentier.

Lindy s'approcha contre lui et l'enlaça. Il sentit son cœur cogner dans sa poitrine, l'avenir fondre sur lui, le temps s'accélérer subitement et les pensées et sentiments qu'il venait d'éprouver disparurent. C'était comme si la chambre tournoyait autour de lui. Il sentait combien la drogue était puissante.

D'ici une heure, Sam aurait compris que c'était l'acide le plus fort qu'il avait jamais pris. D'ici dix heures, il aurait dépassé ses dilemmes. L'aube le trouverait en train de rassembler ses esprits après le tremblement de terre qu'il avait éprouvé, changé du tout au tout, ayant clairement défini ce qui le liait à Lindy et au monde. Il saurait qui il était et quel était son destin. Ce qu'il pressentait tandis qu'elle l'étreignait, en proie aux premiers assauts de la drogue, c'était le début de quelque chose d'énorme pour eux deux.

— Tu es prête pour ça? murmura-t-il.

Elle avait l'air aussi excitée que lui.

— Oui, je crois. Attends un instant.

Elle s'écarta et il sembla à Sam qu'une page se tournait dans sa vie. La pièce n'avait plus rien de familier. Elle faisait partie du passé, et lui-même avançait trop rapidement dans l'avenir pour la reconnaître. Il se tenait sur un sol inconnu, examinant un mobilier inconnu, un canapé sur lequel il ne s'était jamais assis, un lit où il n'avait jamais dormi. Sur un bureau, les aiguilles d'un réveil le

narguaient, immobiles sur leurs chiffres, faisant semblant d'indiquer l'heure. Il entendit de l'eau couler dans la cuisine et la maison reprit corps. Lindy était allée leur chercher quelque chose à boire.

Sam enjamba le lit, avec l'impression d'être perché sur des jambes d'une hauteur considérable. Il agrippa les couvertures et les repoussa. Le drap-housse, tendu sur le sommier, marquait une frontière blanche et fraîche, lisse comme un sol enneigé. Son regard tomba sur le magazine *Alaska Sportsman*, posé sur la table de nuit. Le bélier était entré dans sa vie en même temps que Lindy et, à présent, il vivait avec eux, en représentant de la liberté et de l'indépendance, en juge de toutes choses, petites ou grandes.

— Trop lent, disait Sam à propos d'un motif de guitare. Il veut bondir.

Lindy secouait la tête et disait :

— Ce rythme saccadé lui laisse le temps de réfléchir.

Il ramassa le magazine. Lindy avait posé son verre sur la poitrine du bélier, toujours au même endroit, ce qui ajoutait une touche de magie. L'air était fluide et les battements du cœur de l'animal émettaient des ondes, comme dans un bassin. Un grand désir brillait dans les yeux de l'animal, jaillissement doré, fusion de son cœur. Et ce désir était mêlé de douleur – peut-être, se disait Sam, à cause de cette entaille faite par le stylo à bille dans son poitrail tendre. Il rit.

Au moment où il vint s'asseoir sur le lit, la lumière de la lampe de chevet éclaira soudain les yeux du bélier, qui semblèrent bouger. Sam donna libre cours à ses hallucinations. Museau levé, le bélier le regardait, immobile, le laissant deviner qui il était et ce qu'il avait l'intention de faire. Le moment était venu, le vernis avait craqué, la glace s'était rompue, le bélier était sur le point de se déclarer.

Sam entendit le robinet de la cuisine se fermer. Le bélier se raidit, à l'écoute. Sam s'en rendait compte, c'était l'audace de Lindy qui l'avait éveillé à la vie, le défi qu'elle lui avait lancé. Et c'était la bonne grâce avec laquelle il avait accepté de le relever, de s'aventurer avec elle dans leur intimité, qui avait opéré cette magie dans son esprit. Saisi par l'illusion, Sam percevait la pulsation intense de son cœur, et se demandait où tout cela le mènerait. Un éclair de peur passa dans les yeux du bélier. Il humait les vents, guettant un danger qui pouvait surgir à tout moment. A l'approche de Lindy, Sam reposa le magazine sur la table de chevet, et les yeux du bélier vinrent se poser sur elle, les muscles de ses épaules bandés, ses sabots foulant l'herbe.

Sam sentit le matelas craquer et se creuser près de lui. Le corps de Lindy était proche, chaud, mais ne touchait pas le sien. Sans savoir pourquoi, il restait sur la défensive. Peut-être percevait-il cette partie d'elle qui attendait qu'il s'engage, menacée par les autres forces qui le tiraillaient. Tout comme le bélier, il se sentait vulnérable, il se tenait sur ses gardes. Il vit le verre de Lindy descendre vers le magazine, atterrir sur le cercle de papier gondolé comme dans un rituel prévisible. La main de Lindy effleura son épaule. Elle tremblait.

Et puis l'appréhension s'évanouit et il se tourna vers elle. Il avait devant lui un visage immense aux yeux troublés, où se lisait une peur contenue et les efforts qu'elle déployait pour la maîtriser. Son cœur s'élança vers elle. Elle sourit avec une innocence d'enfant et leva la tête, dans l'attente d'un baiser. Il répondit à son geste, l'effleurant de ses lèvres, frottant de sa langue la sienne, éprouvant sa surface granuleuse.

— Comment te sens-tu ?

Il ne reconnut pas le son de sa voix, sa puissance inaccoutumée.

— J'ai un peu froid.

Le bras de Lindy était parcouru de frissons.

—J'ai survécu à un torrent, dit-elle comme si elle se rappelait une épreuve récente.

Il ne voyait pas ce qu'elle voulait dire.

Elle jeta un coup d'œil angoissé vers la cuisine.

— Oui, celui du robinet. Un problème ?

Il secoua la tête, laissant les images consécutives foisonner autour de lui comme s'il y avait une douzaine de Lindy, joue contre joue, qui toutes le regardaient bizarrement.

— J'ai des hallucinations.

— Prend moi dans tes bras, dit Lindy.

— La nuit dernière, je t'ai fait mal ?

Il avait eu peur de lui demander.

— Comment ça ?

— Tu as gémi. Vers la fin.

— Non, rit-elle. C'était tellement étrange... ce que j'avais dans la tête.

Elle lui jeta un regard dérouté.

— Je prenais ton sperme, et c'était toi. Je te sentais dans mon ventre, comme un enfant. Un nouveau Sam.

— Oh dis donc !

Le visage de Lindy s'épanouit d'adoration et quitta son champ de vision. Il sentit sa langue glisser le long de son cou. Ses cuisses se refermèrent sur sa jambe, se tortillant, cherchant le contact. Une douce vague de fond s'élevait des draps, ondoyait autour de lui en plis ombrés. La drogue se manifestait dans toute sa force, dans sa tête fusait un feu d'artifice d'images –mains adoratrices, caresses insinuanes.

Il roula sur le côté, la renversa. La pièce oscilla autour de lui et les cuisses de Lindy s'ouvrirent. Il se laissa glisser dans sa béance et elle tressaillit à ce contact raide. Il fit une grimace comique qui s'effaça aussitôt. Puis il se tendit en avant et elle se déploya autour de lui.

Sam ressentait les émotions de Lindy comme une cascade vibrante : son émerveillement, sa joie, son désir. Elle lui offrait ce qu'elle avait de plus intime : sa faim, sa tristesse, son espoir éperdu.

Et en même temps elle lui réclamait son cœur et cherchait à l'atteindre. Mais comme il hésitait devant son insistance, elle affronta à sa peur et son exaltation s'évanouit, au risque de l'abandon ; mais elle rassembla son courage et revint à la charge, lui montrant une fois encore comment lâcher prise et triomphant de sa résistance. Il se laissa aller, cœur fondu, coulant à sa rencontre. Il se sentait au centre de Lindy, un centre chaud et uni à elle tandis qu'elle gémissait doucement dans son oreille. C'était comme si elle avait cherché son vrai Moi toute sa vie et qu'elle l'avait enfin trouvé. Ensemble, ils vécurent ce moment jusqu'au bout.

Puis, étrangement, Sam sentit qu'elle ne s'en tiendrait pas là. Il l'avait crue apaisée, n'était-ce là qu'une illusion? Comment cette paix pouvait-elle se dissiper si vite ? Le corps de la jeune femme se contracta violemment, sourde à la souffrance qu'elle créait en resserrant son étreinte, voire la recherchant, comme si ce qui venait de se passer était insignifiant, comme s'il lui restait à ressentir quelque chose de plus profond, de plus significatif. Un souffle rauque montait de sa gorge, ses dents labouraient son cou, et il hésitait. C'était comme si elle cherchait à toute force à découvrir en lui une sorte de faiblesse, une faille, ou s'efforçait d'en créer une. Elle semblait consciente de l'inquiétude de son compagnon mais, loin de l'apaiser elle redoubla d'audace. *Ce corps-ci n'est pas le vrai*, semblait-elle dire. *Regarde-moi mettre en pièces cette peau tendre, me défaire de mon doux visage*. Cette Lindy occulte remplissait Sam de crainte : elle trahissait une soif et une volonté de se faire violence à elle-même, au-delà de tout ce qu'il avait imaginé. Et elle semblait décidée à provoquer en lui un changement semblable, comme si son enveloppe humaine dissimulait une identité plus sauvage. Il pressentait dans son désir un terrible danger. Elle transgressait une frontière qui aurait dû rester inviolable.

Mais il s'était ouvert, et il était sans défense. Le monde physique s'était dissous. Seules les amarres qui les reliaient le retenaient à la terre. Elle les trancha impitoyablement, et son fragile ego s'effondra comme un sac vide. Les vestiges se laissèrent emporter comme une apparition, un écheveau de fumée blanche partie en volutes. L'euphorie le submergea, le triomphe du lâcher-prise. Il mourait, c'était bien ça ?

Les murs de la pièce s'évanouirent, l'air raréfié du cottage se tapit sous lui et glissa dans l'abîme. Il s'élevait à présent dans un royaume de pics et de parois rocheuses, ce haut lieu entrevu par la lucarne que la couverture du magazine lui avait ouvert. La rudesse était réelle, tout comme l'étendue et le souffle du vent. Le bélier avait veillé là comme un esprit patient. Il connut l'essence de Sam au moment même où il l'absorbait, cette créature à qui les hauteurs et le danger étaient familiers. Sam percevait l'empreinte de ses sabots dans le sol. Pareil aux cercles sur l'eau, les palpitations de son cœur ondoyaient, et la fusion de son cœur était éternelle. Il respirait la crainte et le désir tels des biens qu'il aurait reçus en partage, comme les hommes respirent l'air.

— Lindy, murmura Sam aveuglément. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis à vif, dit-elle en s'accrochant à lui. Sanglante, en pièces.

— Mon corps a disparu.

— Ne me laisse pas, supplia-t-elle.

Mais dans ce monde nouveau qu'ils habitaient, sa brusquerie effraya le bélier. Il bondit de la corniche, vers les à-pics, et elle n'eut d'autre choix que de se hâter à sa suite. Sam se sentait projeté en avant, faisait des bonds, et la pulsation de son sang lui battait aux oreilles comme un piétinement de sabots. Il entendit Lindy qui courait derrière lui, rassemblant ses facultés éparses, les concentrant sur cette poursuite effrénée. Deux animaux étranges, courant ventre à terre dans une nature sauvage et sans limites.

L'ardeur montait en lui, ses pattes avant détalaien, ses forces naturelles bouillonnaient en lui, donnant à sa poitrine le gonflement d'une voile, à son esprit le rougeoiement de la braise, et remplissant ses yeux d'or. Dans ce déchaînement, il éprouvait enfin la libération dont il avait rêvé. Il jeta un coup d'œil en arrière à mi-saut. Dans une obscurité touffue, les yeux de Lindy luisaient eux aussi, mais d'un désir fou. Il la transperça de son regard doré, éveilla en elle l'appétit d'un autre pouvoir, violent et méchant. Elle le détestait de vouloir lui échapper ; et si jamais elle le rattrapait, ce serait pour le dévorer. Sa matrice rêvait d'un Sam réduit à l'état de sperme, ductile et blanc, menant en elle une nouvelle existence.

Ils grimpèrent longuement, gravirent des pentes escarpées jusqu'aux nuages, désunis mais haletants ensemble. Puis, dans une cuvette entre deux sommets, elle l'attrapa. Il la sentit se jeter sur lui, lutta pour se dégager, et elle lui taillada la poitrine, y laissant une déchirure béante. Sam eut l'impression que quelque chose d'immense jaillissait de lui, qu'un immense fleuve d'or s'écoulait de sa poitrine. Cette fois, il donna la totalité de son être. Et à ce moment de son anéantissement, alors que le cœur en fusion le quittait et qu'il cédait à ces grands yeux voraces, il eut l'impression d'être uni à quelque chose qui le dépassait infiniment, même l'être glorieux et lumineux qu'il était devenu. Il se livra tout entier et, enfin, il cessa véritablement d'être seul.

Lindy, elle aussi, avait trouvé la paix qu'elle avait cherchée. Dans les flots d'amour qu'avait libérés le cœur de Sam, elle fut reconnue, elle sut qui elle était. En l'espace d'un instant, toutes ses craintes et sa tristesse cédèrent : sa course, sa fuite éperdue, son espoir infini avaient pris fin. De douces larmes jaillirent d'elle, des larmes de bienvenue. C'était une orpheline errante qui revenait après des années d'absence, c'était l'âme qu'elle avait égarée. Quelle fille merveilleuse elle était : remplie d'amour, sage et vaillante, débordant d'une joie et d'une confiance enfantines. Sam l'avait trouvée. Sam était le seul à pouvoir le faire, et Sam était enfin sien. La félicité qu'elle éprouvait la remplissait de certitude. Il avait quitté le monde qui les avait abandonnés et il n'y reviendrait jamais.